

Nr. 165 Buch Stammbaum Bonanomi

Olympe RITTENER

DE PAYERNE A KRASNOJARSK.

Voyage d'une jeune Payernoise en 1883.



Récit republié avec quelques lettres inédites et présenté
par Charlotte HERMANN

177 Buch Stammbaum Bonanomi

A Madame Hélène Bonanomi-

Riltner, en souvenir de Payerne.

Hommage respectueux.

Ch. Riltner

NOTICE

24.10.83 193

Buch Stammbaum
Bonanomi

Ce récit de voyage a paru, sous forme de
feuilletons, du 10 septembre au 12 novembre 1884,
dans le journal " Le Démocrate " de Payerne.

Référence : Bibliothèque cantonale universitaire
de Lausanne.

B.C.U. cote B 1230.

PREFACE

Dans notre famille, le voyage en Sibérie de ma grand-tante Olympe, en 1883, fut toujours considéré comme un exploit. On peut imaginer en effet quelle force de caractère il fallut à cette jeune fille de 21 ans, pour partir si loin, jusqu'au coeur de l'Asie. Certes le goût de l'aventure fut déterminant dans ce choix.

Une épreuve d'endurance peu commune l'attendait, car il faut se rappeler que le Transsibérien n'existait pas encore - il ne fut construit qu'entre 1891 et 1898 - et que les moyens de transport entre Pétersbourg et Krasnojarsk étaient des plus rudimentaires; comme on le verra, il n'y avait pas même de diligences.

Avant d'entamer ce voyage avec la narratrice, il conviendrait de parler un peu de ce personnage et de le situer dans son entourage.

La petite ville de Payerne où naquit Olympe R. en 1862, est sise en pleine campagne vaudoise, au bord de la Broye. Ses habitants y menaient une existence tranquille et plutôt monotone. Deux ou trois fois l'an, la ville se déchainait joyeusement à l'occasion de fêtes locales: les Brandons ou carnaval payernois, le Tirage, grande fête de tir, ou encore aux élections !

Payerne tirait fierté de sa Reine Berthe et de son général Jomini, mais ne se souciait guère de la beauté de son église Abbatiale (XIe s.) qui servait à la fois d'entrepôt et de prison, probablement depuis l'occupation bernoise. Il n'y avait pas là de quoi stimuler l'imagination, et le plus souvent pas de quoi nourrir tous les habitants.

C'est pourquoi au XIX^es. on s'expatriait, on allait chercher fortune, au double sens du terme, à l'étranger.

Il en fut ainsi pour les oncles paternels d'O. Rittener: Louis alla se fixer à Paris, Emile à Huddersfield (Grande-Bretagne) et Albert à Montevideo.

Une taille plutôt petite, un visage fin et de beaux traits, des yeux bruns pétillants, telle se présentait Olympe à 20 ans. On ajoutera qu'elle était cultivée, douée pour les lettres qu'elle étudia à Neuchâtel, puis à Zurich où elle fut l'élève d'Eugène Rambert. Elle conservera l'amitié de cet illustre maître. Aînée de quatre enfants, ^{elle} entretenait avec sa famille de tendres relations, mais elle avait eu le chagrin de perdre sa mère en 1879. Avec sa parenté collatérale, oncles, tantes et cousins, elle était liée d'une profonde affection.

Il était courant au XIX^es. que des jeunes filles bien éduquées et instruites, mais sans fortune, se rendissent à l'étranger comme institutrices dans des familles aisées. Ce fut le cas d'Olympe R., qui avait déjà voyagé et parlait plusieurs langues, lorsqu'elle s'inscrivit au bureau de placement des institutrices à l'étranger à Genève, qui dépendait de la Société des Amies de la jeune fille.

- " Où désirez-vous aller, Mademoiselle ? " fut la question.

- " Le plus loin possible ", fut la réponse.

C'est ainsi qu'elle sera engagée dans la famille la plus riche de Krasnojarsk, les Kousnetzoff, grands propriétaires de mines d'or et de vastes territoires.

En général, les voyages de ces institutrices à l'étranger étaient bien organisés, et elles partaient munies de recommandations. Mais il pouvait survenir des imprévus. Il n'est pas sans intérêt de donner ici un aperçu des difficultés rencontrées par O.R. à son arrivée à Pétersbourg au moment de son engagement. Vu qu'elle fait volontairement omission de ces contrariétés dans son Journal de voyage, nous citerons quelques passages de lettres à sa famille qui

en témoignent. Nous précisons qu'il s'agit d'un envoi provenant de Petersbourg et que les lettres de Sibérie ne seront présentées qu'à la suite du Journal.

En arrivant dans cette ville, Olympe est accueillie par M. Kousnetzoff, frère de M. K. de Krasnojarsk, Pétersbourgeois. Elle loge quelques jours dans un hôtel " confortable à part les punaises " !

En l'absence de M. Kousnetzoff de Krasnojarsk, un contrat sera signé, après maintes discussions laborieuses, devant notaire, entre le jeune M. K. et Melle O. Rittener. Auparavant, M. K. s'y était refusé par égard pour son frère.

Un Suisse de Pétersbourg, M. H. et le vice-consul avaient pris Olympe sous leur protection et s'étaient mis entièrement à son service.

On verra à travers les dites lettres se dessiner le caractère de notre jeune voyageuse et sa manière de traiter les complications et les tracasseries, sans doute courantes lors des engagements des précepteurs en Russie.

Nous citons: M. K. me remettra mon contrat demain ou après-demain et il passera par les mains du consul auquel le vice-consul promet de me recommander chaleureusement tout de suite, et forcera bien M. K. à s'expliquer clairement; s'il inspire de la méfiance, je le plante là et je remue ciel et terre pour trouver quelque chose d'autre. Heureusement, j'ai encore de l'argent. Je suis pleine de calme et de sang-froid et attends les événements de pied ferme. Le vice-consul disait que l'agence des institutrices plaçait quelquefois des jeunes filles avec des contrats qui n'étaient ni plus ni moins que des " chèques sans valeur ", mieux rien disait-il. Si les choses vont leur train, je pars samedi pour Krasnojarsk, sans cela qui vivra verra, mais j'ai de l'espérance. Je suis une drôle de nature; au milieu d'une vie facile, véritable flanelle; plus les difficultés m'arrivent, plus je me sens de nerfs, d'ailleurs, moi, arrivée d'hier, j'ai donc déjà des amis, des protections.

" M. K. m'a dit que le voyage à K. n'était pas tout rose. J'ai connu 2 institutrices suisses, m'a-t-il dit, une qui est à présent mariée là-bas et une autre, aussi mariée, elles ont bien pleuré en chemin !.. M. K. m'a prédit que si je vais en Sibérie, j'aurai bientôt cessé de me nommer Melle.; les femmes comme il faut sont si peu nombreuses là-bas, m'a-t-il dit, qu'elles y trouvent tout de suite des épouseurs; j'ai été moi-même en Sibérie et en parle par expérience !"

Citons une autre missive à sa famille de Pétersbourg, Moïka canal, Hôtel de France.

J'espère que papa vous aura donné communication de mon long grimoire par lequel vous aurez vu que votre petite nièce n'était pas mal dans le pétrin, pourtant de sang-froid malgré quelques moments de défaillance. Grâce à mes excellents compatriotes qui ont été pour moi des amis, me voilà joliment hors du borbier. Il est vrai que M. K. d'ici ne peut se charger de signer définitivement le contrat, mais on l'a amené tout à la douce à ceci: il prend sur lui la responsabilité de me payer mon voyage Payerne - Krasnojarsk, et Prasnnojarsk - Pétersbourg, 300 roubles pour le voyage, plus 200 roubles de dommages-intérêts, dans le cas où son frère refuserait de ratifier le dit contrat, " ce qu'il n'aurait garde de faire " remarque M. K. avec un sourire. Après tout, il est bien aimable ce M. K., et il inspire de la confiance à mes amis. Tout cela n'est que mesure de prudence. Ainsi donc demain 2 h. contrat signé chez le notaire par devant témoin (notre consul) entre M. K. de 28 ans d'une part, et Melle. R. de 21 ans d'autre part; seulement pas un contrat de mariage celui-là, mais un contrat d'exil en bonne forme.

" Je viens de passer 2 soirées à quelques pas de l'hôtel chez M. et Mme. H. dont j'avais trouvé l'adresse par le carnet rouge de la Société l'Amie de la jeune fille. Accueil sympathique et cordial qui m'a réchauffé le coeur en pays étranger.

M. H. a beaucoup admiré mes certificats. Il me disait hier au soir : Quand on a de pareilles recommandations et qu'on se présente comme vous, il n'y a rien à craindre. Si votre affaire en Sibérie manque, je me fais fort de vous procurer un autre engagement à Pétersbourg, presque aussi brillant et cela en quelques jours.

En définitive, le départ pour la Sibérie se fit sans retard.

Par l'intermédiaire d'un ancien professeur, le récit du voyage à travers la Russie et la Sibérie, fut publié dans le Démocrate de Payerne l'année suivante, de septembre à novembre 1884.

Cent ans plus tard, j'eus la chance de retrouver ce récit, et conçus le vif désir d'en faire part à mes amis, à défaut d'un plus large public.

Le Voyage ayant éveillé peut-être la curiosité du lecteur, j'imagine qu'il voudra connaître ce qu'il advint de la voyageuse une fois installée dans ses nouvelles fonctions; ce qui m'amène à faire suivre son journal de route de quelques lettres à sa famille. Comme toute correspondance, elles présentent des passages, d'intérêt familial ou personnel, secondaires que j'aurais pu supprimer, mais que j'ai préféré donner dans leur intégralité. Ces lettres, écrites dans un style cursif et agréable, sont riches en observations sur la nature, le paysage et les populations rencontrés. On y découvre, avec de fines notations sur la vie de société de la Russie d'alors, d'insolites entrevues avec des déportés et même avec des Tartares aux moeurs cocasses que la narratrice observe d'un oeil amusé et malicieux.

Nous livrons ces pages comme document, comme regard sur le monde d'hier.

Charlotte Hermann

NOTICES

Plusieurs villes de Russie ont changé de nom depuis 1920 :

St. Pétersbourg est devenue en 1924 Léninegrad.

Nijni-Novgorod s'appelle Gorki depuis 1932.

Jekaterinbourg a pris le nom de Sverdlovsk en 1924.

Toumène s'écrit aussi Tumen ou Tioumen.

Le fleuve Volga, actuellement nom féminin, anciennement nom masculin. O.R. l'écrit au masculin.

C'est dans la famille Kousnetzoff à Krasnoïarsk, gouvernement de Jénisséi, Sibérie, qu'Olympe Rittener, l'auteur du récit, est engagée comme institutrice.

En été, la famille K. séjourne dans sa résidence de Youssoune Joula, en pays tartare.

O. Rittener fait parfois allusion à un lieu situé en Suisse, près de Payerne, les Eschesbys (ou Echeseby), minuscule hameau entre les Arbognes, près de Montagny, et Noréaz (Fribourg) où séjourne sa famille en été.

Une verste correspond à 1067 mètres.

Dans le texte, les parenthèses () sont d'O. Rittener, alors que les remarques entre crochets [] sont de Ch. Hermann.

PARTANT POUR LA SIBERIE !

Voyage d'une jeune Bayernoise

C'était le 25 août 1883, entre 10 et 11 heures du matin, je montai dans le train de Fribourg; il y avait, par extraordinaire, ce jour-là, beaucoup de voyageurs dans le compartiment de seconde classe; j'étais énervée, je leur montrai le visage le plus maussade du monde.

- Vous voilà bien préoccupée et cela ne me surprend pas, me dit en souriant M. C., assis en face de moi.

- Oui ! imaginez-vous quel désagrément quand on va se mettre en voyage ! la serrure de ma malle est brisée, il n'y a pas eu moyen de réparer le dommage avant mon départ.

- Et où vous en allez-vous comme cela ? me demanda une jeune dame.

- A Krasnojarsk, au centre de la Sibérie, répondis-je d'un air distrait. " Maudite malle " !

Ce fut autour de moi un concert d'exclamations, je les entendais à peine; je ne voyais pas plus loin que le bout de mon nez ou pour mieux dire que le trou de ma serrure.

Les petits incidents fâcheux ne sont pas toujours regrettables, souvent ils servent à vous distraire de soucis d'une nature plus grave.

J'eus lieu de faire cette réflexion durant la longue nuit passée dans le train qui m'emmenait à Francfort:

A Bâle, un serrurier avait parfaitement réparé ma malle, je n'avais donc plus à m'en préoccuper.

Le matin, de bonne heure, j'arrivai à Francfort s/M. Je profitai des trois heures de liberté qui me restaient, avant le départ du train de Berlin, pour faire une petite promenade dans la ville, en me dirigeant toujours droit devant moi, de peur de m'égarer.

Le temps était magnifique, la ville d'une tranquillité charmante, à cette heure matinale; je m'assis au bord du Mein,

regardant, en songeant, l'eau qui miroitait à mes pieds. Il y avait quelque chose qui m'attendrissait dans le calme de cette belle journée de dimanche; je repris donc ma promenade, cherchant à me distraire.

Plusieurs fort beaux magasins étaient déjà ouverts; je regardai curieusement dans les vitrines, en vraie provinciale, les magasins de fleurs qui m'intéressaient particulièrement; je n'avais encore jamais vu une telle profusion de fleurs si fraîches et si éblouissantes de couleurs !

Je désirais voir les monuments des Inventeurs de l'Imprimerie et celui de Goethe, en particulier, mais je ne savais où ils étaient.

Par un heureux hasard, ils se trouvèrent sur mon chemin.

Le monument des Inventeurs de l'Imprimerie est imposant; les quatre muses qui l'ornent, malgré leur expression sérieuse et pensive, étaient égayées en ce moment par de petits oiseaux qui gazouillaient tant sur la tête de l'une que sur l'épaule de l'autre, ou dans les replis de leurs vêtements.

Le monument de Goethe m'a intéressée encore davantage, car, du Gutenberg et de ses compagnons, j'ignorais tout, à part l'utilité de leur découverte; tandis que Goethe est pour moi la personnification la plus puissante du génie de l'Allemagne. Je levai timidement les yeux vers cette figure imposante dont je cherchai à rencontrer le regard, un de ces regards qui semblent dominer les hommes et les événements, et je me sentis plus forte.

Durant le trajet de Francfort à Berlin, je fus toute seule dans mon compartiment, ce qui me disposa fort à la mélancolie.

Dans l'après-midi du même jour, je traversai la Suisse saxonne, encore fraîche et coquette dans sa parure de fin d'été. Les troupeaux, paissant tranquillement dans les prairies, me rappelèrent les belles montagnes du pays natal, au milieu desquelles je venais de passer quelques semaines.

Ce souvenir me causa une sensation si douloureuse que je détournai les yeux, et durant plusieurs heures n'osai plus jeter un regard par la portière. Je me mis alors, pour me distraire de mes pensées amères, à lire avec ardeur.

Je quittai Berlin, où je ne m'étais que fort peu arrêtée, vers les 11 heures du soir, et, le lendemain, à 4 heures de

l'après-midi, notre train s'arrêtait à la frontière russe.

C'est à peine si les douaniers, de si terrible réputation, examinèrent mon bagage; ils ne regardèrent pas même mes livres, ce qui me fit regretter de m'être volontairement privée, par crainte de la censure, de plus d'un ouvrage utile.

Sur le passage du train, il n'y avait pas grand'chose à voir; bientôt, du reste, la nuit tomba, (troisième nuit de mon voyage). Ne pouvant dormir, je regardai au dehors, en rêvant à la patrie, à mes parents bien-aimés, à mes amis et amies, que je venais de quitter peut-être pour toujours. Mes yeux étaient humides de pleurs.

Le ciel était gris et nuageux, le vent soufflait; devant mes yeux s'étendait une immense steppe à l'aspect désolé; il me semblait que j'étais seule dans ce vaste, vaste monde.

Le jour suivant, le 4^e depuis mon départ, j'arrivai à Pétersbourg, il était 6 heures du soir. Je passai 5 jours dans cette ville, à l'hôtel de France; malheureusement, je ne sus pas assez profiter de l'occasion qui se présentait à moi de voir Pétersbourg, car je n'osais guère m'aventurer seule dans les rues larges et magnifiques de cette immense métropole, la quatrième en rang de l'Europe pour la population. Je fus saisie d'effroi à la vue des nombreux équipages que je savais à peine éviter, et tout étourdie, comme une provinciale, par les sons étrangers de la langue, par les inscriptions en caractères barbares au-dessus des magasins et le cachet oriental dominant au milieu de cette civilisation européenne.

Enfin, je me décidai à visiter quelques-uns des beaux quartiers de Pétersbourg; la Perspective Newsky, entr'autres, mais toujours allant droit devant moi, dans la crainte de me perdre. J'ai vu l'Ermitage, le Palais d'Hiver, et quelques autres édifices importants, malheureusement rien qu'à l'extérieur, car ils étaient fermés à cette époque de l'année; j'ai erré sur les bords de la Néva, aux rives plates, couvertes de bateaux de tous genres, et justement par un de ces beaux couchers de soleil que Joseph de Maistre a si bien dépeints dans ses "Nuits d'été à Pétersbourg". Par hasard, un fragment m'en tomba, il y a quelques jours, sous les yeux, et je jetai un véritable cri de surprise en voyant, mes impressions si bien rendues. Vous connaissez, sans nul doute,

ces pages charmantes, mais cependant je ne puis résister au plaisir de vous en citer quelques lignes :

. Le soleil qui, dans les zones tempérées, se précipite à l'occident et ne laisse après lui qu'un crépuscule fugitif, rase ici lentement une terre dont il semble ne se détacher qu'à regret. Son disque, entouré de vapeurs rougeâtres, roule, comme un char enflammé, sur les sombres forêts qui couronnent l'horizon, et ses rayons, réfléchis par le vitrage des palais donnent au spectateur l'idée d'un vaste incendie.

J'ai admiré la gigantesque colonne d'Alexandre et le monument d'un grand intérêt historique élevé à Pierre-le-Grand, par Catherine II. Je l'ai contemplé fort longtemps et cette complè-
tation valait une leçon d'histoire. Pierre est à cheval sur un coursier fougueux qui écrase du pied un horrible serpent; il étend la main avec un geste dominateur; son regard est profond, mais souverainement hautain et inflexible; le tout est d'un effet puissant. Involontairement, je me mis à comparer cette statue avec celle de Goethe. Quelle différence pourtant ! Toutes deux imposantes, mais l'une représente avant tout la puissance du despotisme, on craint d'être renversé par cette main redoutable; l'autre représente l'homme grand par la seule puissance de son génie, et, loin de chercher à fuir son regard, on élève tout naturellement les yeux vers lui avec un sentiment de vénération profonde et timide.

en italique

A propos de la religion des Russes et des cérémonies qui s'y rattachent.

En me promenant au Newsky, j'aperçus l'église de Kazan, dont l'entrée se dissimule à demi derrière un grand péristyle. Il me vint une idée enfantine, celle de mesurer ma petite taille avec ces majestueuses colonnes. De l'idée à l'exécution il n'y avait qu'un pas à faire. J'arrivai à une place où se trouvait tout un fouillis de colonnes, entre lesquelles étaient placées des statuts de saints, qui me parurent témoigner, avant toute chose, d'une grande force physique.

L'église étant ouverte, j'y entrai un instant. Ce qui me parut étonnant, pour une si grande ville, c'est que chacun allait et venait dans cette église un peu comme chez soi; j'y

étais autorisée d'ailleurs par le certain sans-gêne qui y régnait. Les balayeurs s'acquittaient de leur fonctions avec le zèle le plus louable, poussant parfois un peu les fidèles de côté pour enlever la poussière qui se trouvait sous leurs pieds. Une femme était tranquillement assise sur un rebord de colonne, son enfant au sein; un monsieur, avant de sortir, disait des galanteries à deux dames, ce que je devinais à l'expression de leur visage; à part cela rien d'intéressant à voir; j'en ressortis donc bien peu édifiée.

Je me disposais à traverser la rue lorsque un spectacle étrange frappa mes regards. En ce moment, défilaient devant moi un tramway à deux étages et toute une série de voitures et de piétons, et tous ces gens se découvraient par un mouvement simultané, tous sans exception. Je suivis la direction de leurs regards et j'aperçus à deux pas de moi, à ma droite, une chapelle dont l'intérieur entier était visible de la rue, et dans laquelle trois prêtres officiaient. Je me tins à l'entrée, éblouie, tout d'abord, par l'éclat des cierges, des métaux, des pierres précieuses, dont resplendissait l'intérieur de cette chapelle. (Il doit s'y trouver, si j'ai bien compris, la relique merveilleuse de quelque sainte). Quelle richesse ! quelle profusion ! Cela saisit les yeux, mais ne dit rien à l'âme. Des saints, l'on ne voit que le visage, un visage noir aux lignes vulgaires; pas trace d'expression. Tout le reste de l'image disparaît dans un ruissellement d'or. Ce genre d'image, connu sous le nom d'"icône" se trouve partout en Russie et, pour ainsi dire, à l'exclusion de tout autre culte. Dans les familles très pieuses, il y en a dans chaque chambre et l'on fait constamment brûler devant elles une petite lampe à huile. Chez les moins dévots même, on l'allume régulièrement les dimanches et les jours de fête. La clarté en est si douce et si agréable qu'il me semble que je m'endors mieux lorsque ma petite lampe brûle dans sa niche....

Mais laissons de côté à la fois les icônes et Pétersbourg qui n'est guère intéressant au mois d'août. D'ailleurs, vous avez sans doute hâte de parcourir avec moi des lieux moins généralement connus.

Je quittai Pétersbourg le 2 septembre, à midi, escortée par une vieille dame ne sachant que le russe, et la femme de chambre qui nous suivait, mais en troisième classe. Vous voyez de là le côté drôlatique de la situation !

Le temps était magnifique. Le long de la route, il n'y a rien de remarquable à voir; pourtant je pris plaisir à regarder les forêts qui la bordaient et dont le feuillage présentait déjà cette riche gamme de nuances et de tons qui est le signe caractéristique de l'automne; ici et là un arbuste jetait gracieusement des grappes rouges au milieu d'un groupe de sapins. Nous passions parfois aussi près de champs de blé, c'était au temps de la moisson ! Les paysans formaient des groupes bigarrés et pittoresques qui se présentaient bien à quelques distances. Le plus riant soleil du monde animait tout le paysage.

En 24 heures, j'arrivai à Moscou, dont je traversai une foule de rues durant une course de près d'une heure en voiture, tout en me rendant d'une gare à l'autre. Je passai près du Kremlin que je n'eus pas le temps de voir très distinctement. Les rues de Moscou sont fort irrégulières, pour la plupart non pavées, bâties sans goût, les beaux bâtiments qui s'y trouvent sont effacés par d'autres fort misérables; la poussière y est insupportable. Telle est du moins la première impression que produit cette ville. Ceux qui ont eu l'occasion de la visiter, avec un peu de soin, la trouvent, paraît-il, intéressante.

Nous arrivâmes à Nijni-Novgorod, de bonne heure, le jour suivant (4 septembre). Il me semblait là n'être déjà n'être plus en Europe; la foule composée de toutes les nations de l'Orient, les chars pressés les uns près des autres, les cris assourdissants des crieurs publics, la poussière, les odeurs nauséabondes répandues dans l'air, le caractère entièrement oriental de cette ville et de la contrée qui l'entoure, tout cela m'étonnait et m'étourdissait. Je n'eusse pas osé descendre de voiture, de crainte d'être immédiatement foulée aux pieds, et je me contentai de jeter un regard curieux à l'intérieur des boutiques basses, de peu d'apparence, qui s'alignent à la suite les unes des autres. Je vis une quantité de Slaves, de Tartares, même quelques Persans; mais, à mon désespoir, je

ne fus pas capable d'apercevoir un seul Chinois ou autre type non moins exotique; vu que leur présence est plus rare à la grande foire qu'on ne le prétend généralement. Tout le long du chemin, jusqu'au débarcadère, j'admirai la plus splendide exposition de fruits que j'eusse jamais vue: melons, pastèques, raisins, pommes, poires, noix, tout cela avait été amené d'Astrakan, par le bateau à vapeur, et se vendait à des prix fort bas.

Je vis enfin le Volga, fleuve très large, aux eaux limoneuses, qui prenaient pourtant un peu d'éclat sous les chauds rayons du soleil. Je m'assis sur le pont de notre très confortable bateau à vapeur, et je me mis à contempler cette ville, une des grands étapes de mon voyage, avec un étonnement indicible, cette ville avec ses bâtiments fantastiques aux toits verts, rouges ou blancs, comme après une première neige, cette ville dont quelques églises ressemblent déjà à des mosquées avec leurs coupoles bariolées, se détachant du reste des édifices. Ces couleurs criardes ne produisirent point sur moi une trop mauvaise impression, effet du charme de la nouveauté, mais je crois qu'à la longue elles doivent bien lasser le regard.

Sur le fleuve se pressaient un nombre considérable de bateaux et de barques chargées de fruits, particulièrement de pastèques, et conduites par des femmes ou par des hommes aux cheveux longs et épais, à la chemisette écarlate flottant sur leurs membres robustes. Je m'amusai à considérer, à quelque distance de nous, un groupe de femmes, la jupe haut retroussée, lavant du linge et bavardant à rendre jalouses les lessiveuses du reste de l'Europe ;

On chargea sur notre bateau à vapeur des centaines, je dirais presque des milliers de pastèques et j'eus alors l'occasion d'admirer, gratis, de vrais tours de force de la part des Tartares et des Slaves, qui, debout dans leurs petites barques, incessamment agitées, jetaient des pastèques très lourdes à une hauteur de quelques mètres, dans la direction de notre pont, où des hommes les saisissaient au passage avec une telle habileté que pas une seule pastèque n'échappait ni à ceux qui les

lançaient ni à ceux qui les recevaient. La rapidité qu'ils mettaient à exécuter ce mouvement compliqué me parut étonnante. Bref, je n'ai jamais vu plus belle partie de balle.

Pendant notre course de cinq jours, de Novgorod à Kazan, ce jeu se renouvela plusieurs fois, aux différentes stations, et toujours avec le même succès.

Nijni-Novgorod se divise en deux villes parfaitement distinctes: l'une, celle que j'ai traversée, qui n'est habitée que durant la grande foire, est bâtie juste au bord du Volga, sur les deux rives; l'autre, qui se trouve sur une élévation, à demi cachée dans la verdure, semble présenter au voyageur le repos du paradis, en comparaison du train d'enfer de Nijni, la commerçante.

J'ai passé d'agréables moments sur le Volga, car notre course fut tout à fait favorisée par les éléments. Les rives du Volga sont basses et n'offrent aucune beauté naturelle et cependant je trouvais je ne sais quel charme à assister, sur le pont, au coucher du soleil.

En même temps que moi, une douzaine de Tartares sortaient de leurs cabines, enveloppés de pelisses, un lourd bonnet de fourrure sur la tête, malgré la chaleur; ils étendaient à terre un tapis, ôtaient leurs souliers et commençaient leurs oraisons du soir. Je m'amusais fort à les observer, partageant mon attention entr'eux et le beau ciel clair, lumineux, tout nuancé d'or et de pourpre de l'occident, je suivais du regard tantôt la longue trainée de nuages empourprés qui flottaient sur les forêts et se réfléchissaient dans l'eau, tantôt quelque légère nacelle dansant dans un beau sillon de lumière, et je ne me lassais pas de contempler ce tableau si simple, si calme et si solennel, et si étrange pour un voyageur habitué aux horizons déchiquetés de sa patrie. Les autres passagers, familiarisés depuis longtemps avec ce spectacle, n'y prenaient pas même garde.

Nous jetâmes l'ancre au port de Kazan, mais la ville même étant éloignée de 7 verstes du fleuve, je n'eus pas le temps d'aller la visiter. Je le regrettai, car il paraît que cette ville est intéressante; les Tartares lui ont donné un caractère oriental.

9

Une de mes distractions favorites était d'examiner ce qui se passait dans l'entrepont; j'y apercevais parfois des scènes intéressantes de la vie de famille des peuples de ces contrées; une jeune femme tartare, par exemple, drapée de sa robe d'indienne à grands ramages, caresse son époux; elle lui enlève, en jouant, son bonnet de fourrure et la calotte de soie crasseuse que les Tartares portent constamment sur leur tête rasée. Madame considère l'intérieur de cette coiffe avec un intérêt amoureux; soudain, son regard tombe sur quelque chose qui l'amuse, car elle se met à sourire, passe la calotte à son seigneur et maître, qui sourit aussi; et les voilà tous deux s'occupant gaiement à travailler du pouce dans l'intérieur du dit objet..., je détournai modestement la tête.... Enfin la calotte est remplacée sur la tête de l'estimable propriétaire et les chatteries sont terminées pour ce jour-là.

Perm, où nous débarquons le 8 septembre, est situé sur les rives assez escarpées de la Kama. Le jour du 8 septembre, il y faisait très chaud, si chaud que j'en éprouvai presque du vertige; il est vrai que je portai ce jour-là une robe de laine assez épaisse. Le sol de ces contrées étant très sablonneux, je n'ai pas besoin de dire que la poussière y est intolérable, car, à partir de Moscou, l'on ne rencontre plus de villes pavées.

Dans les magasins de Perm on trouve réunies les marchandises les plus diverses; je ne m'attendais point à voir régner, dans ces boutiques de peu d'apparence extérieurement, un tel air d'ordre et de propreté. Le port de la ville ne se présente point mal au coucher du soleil. La navigation, durant la belle saison, anime quelque peu cette ville morte en hiver.

De Perm, nous prenons directement le train de nuit, pour Jékaterinebourg. Au matin (9 septembre) je remarquai des chaînes de collines peu élevées que l'on me dit être les fameux monts Ourals. Nous arrivâmes à Jékaterinebourg vers le soir.

La ville est située au bord d'une petite rivière; elle a assez bon air, vue à distance, mais cette impression favorable s'efface lorsqu'on se trouve au centre de la ville. Les maisons les plus élevées ont un étage. En général, elles ne se

composent que du rez-de-chaussée. On les croirait bâties à l'usage de quelque tribu liliputienne.

La ville paraîtrait morte, si l'on n'y rencontrait, dans les rues, de la volaille en abondance et, ici et là, une vache qui paît, en liberté, les mauvaises herbes qui en encombrant les rues. J'ai entendu dire pourtant qu'elle s'anime en hiver, au moment des parties de traîneaux, et qu'elle n'est point dépourvue de toute vie de société. Telle que je l'ai vue, cette ville, je ne pouvais me faire à l'idée qu'elle eût vraiment une sérieuse importance commerciale, vu sa position à la frontière russo-sibérienne.

J'y ai été reçue comme un ange tombé tout droit du ciel, dans la famille de l'excellent M. Clerc, Neuchâtelois, maître de français au gymnase, pour lequel j'avais une lettre d'introduction.

Je quitte Jékaterinbourg le lendemain de mon arrivée dans cette ville (10 septembre), et c'est alors que commence pour moi une vraie existence de bohémienne errante.

Mes deux compagnes et moi nous montons en tarantass. Figurez-vous un équipage composé d'une sorte de corbeille à lessive payernoise, très large et très profonde, assujettie sur des troncs de jeunes bouleaux, reliés entr'eux par les axes des roues. Ces troncs de bouleaux doivent tenir lieu des ressorts absents, ils sont flexibles et tenaces, et, s'il survient un accident, faciles à remplacer.

Les voyageurs dont la bourse est très ronde, prennent un tarantass bien capitonné de matelas, pour eux-mêmes, tandis que leurs bagages les suivent dans un second tarantass.

Mes compagnes et moi nous ne faisons pas tant d'affaires; nous entassons, pèle-mêle, au fond de la corbeille, nos malles et nos provisions de voyage: pain, viande, fruits, café, thé, sucre, etc. Nous les recouvrons d'une poignée de foin, nous étendons par dessus une mince couverture, et nous appuyons nos oreilles contre le fond de la capote, en prenant place, nous-mêmes, au sommet de cette montagne artificielle. Il est presque impossible, dans un tel tarantass, de se trouver dans une position convenable, le mieux est de rester à demi-

couchée; on ne réussit néanmoins point tout à fait à éviter les secousses: elles sont si fréquentes et parfois si fortes qu'il semble qu'on vous arrache les entrailles. Pendant deux ou trois jours, c'est encore supportable; le premier, on trouve même la chose assez drôle, on rit; le second, on rit jaune; le troisième, on ne rit plus du tout; le quatrième on ne peut attendre la fin de son supplice.

De Jékaterinebourg, nous nous dirigeons sur Tumène, avec un tarantass loué pour tout le trajet. Nous voyageons jour et nuit, et, toutes les cinq heures environ, nous arrivons à un relai de poste où l'on change le postillon, les trois chevaux et même le douga (joug très élevé et très bariolé, en forme de fer à cheval, que l'on place au-dessus de la tête du cheval conducteur).

Notre postillon, durant les premières verstes, est un grand gars à mine joufflue, dont le costume m'intrigue beaucoup. Il a mis des bottes, de larges pantalons, une chemisette en percale rose qui remonte jusqu'aux oreilles et ferme avec un col ad hoc orné de six petits boutons brillants. Ce qui m'amuse le plus, c'est que ce cocher à moustaches, porte, comme une bonne, un petit tablier blanc, orné de fausses valenciennes. Je trouve ce détail très coquet, mais je n'en conçois point la raison d'être. J'avais forte envie de rire, mais mes compagnes n'y songeant point, je me contins.

En route, nous rencontrons de longues files de déportés, à la mine farouche, d'émigrants et de caravanes.

Les caravanes se composent de quinze à cinquante chars, couverts de nattes tressées en roseaux, et sous lesquelles les marchandises sont dissimulées. Elles sont escortées par un homme, pour dix chars. Cet homme dort, bercé par le mouvement monotone de sa charrette, traînée par un seul cheval, qui va toujours au pas. Le plus grand nombre de mes bagages, confié à une pareille caravane, est resté quatre mois en route avant de me parvenir.

La nuit, on place une lanterne allumée au sommet de chaque char; la première fois que j'en vis tant à la file les unes des autres, la nuit étant trop sombre pour distinguer aucun contour, aucune ligne, n'entendant d'ailleurs pas le bruit des roues,

12

vu la distance, je crus que j'approchais d'une ville bien éclairée par des lampes à quinquets, chose merveilleusement rare en Sibérie ! Je me promettais déjà de manger un excellent beefsteak, qui sait peut-être, même, de reposer ma tête fatiguée sur un oreiller blanc.... Mais quelle déception d'être obligée si vite de revenir de mes illusions.

Nous-mêmes, nous voyageons, trois pauvres femmes, sans lanternes et sans armes. On ne s'en servait pas du temps d'Abraham, pourquoi donc commencerait-on aujourd'hui ? En revanche, les clochettes de nos chevaux résonnent gaiement dans le silence de la nuit et nous allons bon train.

Aux stations, nous prenons un verre de thé en mangeant un morceau sur le pouce, pour me servir de l'expression consacrée au Pays de Vaud. Notre régime est naturellement bien simple, puisque nous avons été obligées de transporter toutes nos provisions avec nous, l'auberge de la poste ne fournissant qu'un samovar, du lait froid, et des oeufs rarement frais.

Il faisait très froid la nuit, dans notre équipage, mais lorsque nous pénétrions dans une salle d'auberge, je me sentais littéralement suffoquée par la chaleur intolérable qui y régnait. Ces brusques changements de température faisaient le bonheur de mes compagnes russes dont l'âme est surtout dans la peau ! Elles semblaient me concéder une véritable grâce en me permettant d'ouvrir une fenêtre.

De Jékaterinebourg, j'arrive en trente heures de tarantass à la frontière asiatique, limitée simplement par une petite colonne en briques, rongée par le temps, et sur laquelle on distingue à peine les armoiries impériales. Nous fîmes halte dans une clairière de la forêt. Il avait plu durant la journée; le soleil couchant jetait, dans le feuillage encore humide, les doux reflets d'une lumière mystérieuse.

Vous ne pouvez vous représenter ce que j'éprouvais, dans le silence de ces lieux solitaires, à ce moment solennel où j'allais dire adieu à la vieille Europe et pénétrer dans cette Asie, qui m'avait paru longtemps aussi éloignée de mon pays, que les astres eux-mêmes !

Je serais vraiment bien embarrassée de vous décrire les

impressions tumultueuses de ce moment-là; l'émotion du regret, celle de l'espérance; la crainte et la confiance que m'inspirait à la fois l'avenir; mais ce qui faisait surtout battre ce coeur de petite Payernoise, c'était l'orgueil ! Comme elle se trouvait brave et grande, dans ce moment-là, de s'être aventurée si loin du colombier !

Bientôt, après que nous eûmes franchi la frontière, une vaste steppe succéda à la forêt; plus rien à voir que l'herbe courte et jaune, rarement un buisson.

Les poteaux du télégraphe avaient l'air de longs spectres, noyés dans les rayons voilés de la lune; jamais le ciel ne m'avait paru si élevé au-dessus de ma tête; la steppe, unie à perte de vue et sans ondulation quelconque, ressemble à un océan calme, et, volontiers, je me serais prise pour un nautonier égaré sur quelque mer lointaine.

Nous passâmes deux jours et deux nuits dans notre tarantasse, (lundi et mardi, 10 et 11 septembre), et mercredi, à la pointe du jour, nous arrivions à Tumène.

Tout dormait encore dans la cité. Ne pouvant trouver d'asile, nous entrâmes de vive force dans une sorte de caravansérail. Les hôtels étant fort chers, bien que sans apparence, (on paie jusqu'à dix francs par jour une chambre), les voyageurs, peu fortunés, logent dans des auberges, à l'orientale, où il n'y a que trois ou quatre domestiques. On s'installe soi-même, avec la précaution d'apporter tout ce qui est nécessaire pour composer un lit, à part le bois et le matelas; quant à ce matelas, je ne sais pas même si, chez nous, l'on en mettrait un pareil dans la niche d'un chien.

Sur le bateau à vapeur, du reste très confortable, du Volga, même en première classe, nous n'avions pas de couchettes, les dames s'étendaient à la file les unes des autres, sur un long divan qui courait tout autour de la salle. Celles qui avaient leurs draps avec elles pouvaient sagement s'en envelopper, mais les inexpérimentées, comme moi, étaient contraintes de dormir tout habillées.

En arrivant à Tumène, je me précipitai sur la cuvette commune placée dans le principal corridor. Vous avouerez, avec

moi, qu'un pareil système n'est réellement avantageux que pour une unique sommière, mais je crois qu'en Suisse il semblerait trop primitif de se laver tous dans le même baquet. " Au désert comme au désert ", me dis-je, en riant, et je plongeai avec délices mon visage, noir comme celui de l'ami Magnin, dans la cuvette commune qui avait du moins l'avantage d'être profonde et de contenir beaucoup d'eau.

Je ne connais pas de plaisir plus exquis que celui de se laver et de se coiffer après deux jours de tarantass, pendant lesquels la figure se couvre d'une couche de poussière, tandis que la chevelure se transforme en un véritable matelas.

Quand j'eus terminé mes ablutions, auprès de la mémorable cuvette, voyant que le soleil n'était pas encore levé, je me jetai sur un canapé et m'endormis bientôt d'un sommeil bien mérité, rêvant aux beaux jours où nous allions herboriser dans notre île, ou à la Molière. A mon réveil, je me décidai à aller flâner dans la ville.

Tumène a l'air d'un vilain grand village. Toutes les maisons y sont bâties dans le même style, de sorte qu'il faut beaucoup d'attention pour les distinguer les unes des autres. L'architecture en est très simple. La charpente de la maison est formée par des troncs de bouleaux sciés longitudinalement par la moitié et quelque peu équarris, puis superposés les uns aux autres, les interstices étant alors bouchés avec de la mousse et du mortier. On pratique à volonté, avec la scie, des portes et des fenêtres. Cette charpente est parfois passée à la chaux, le plus souvent on se contente de placer au-dessus un toit de tôle peint en vert, et d'agencer des vitres dans les espaces réservés aux fenêtres; ajoutez les portes et voilà l'habitation terminée. Cette sorte de construction est d'un aspect très primitif, mais fort régulier et n'est pas d'un aussi mauvais effet qu'on pourrait bien le supposer.

Bien que je marchasse toujours en ligne droite, je remarquai bientôt que je n'étais pas en état de retrouver ma demeure. Pour tâcher de la reconnaître, je me mis à jeter des regards inquisiteurs dans l'intérieur des maisons, au grand étonnement et presque à l'effroi de bien des braves gens. Enfin une croisée

15

au rez du sol, comme elles sont à peu près toutes dans ces contrées, s'ouvrit, et quelqu'un me demanda ce que je désirais. Je bredouillai, en russe, une réponse inintelligible, rougissant d'angoisse jusqu'à la racine des cheveux.

- Was wünschen Sie ? répéta en allemand la même voix qui me parut alors celle d'un ange.

Je regardai l'ange, c'était un homme de cinquante à soixante ans, vêtu d'habits usés, mais au linge fin et très propre.

Je me trouvais en présence d'un exilé politique, Polonais, envoyé en Sibérie dix-neuf ans auparavant.

Quelle trouvaille pour moi toujours à la recherche d'aventures un peu romanesques.

Nous commençames à causer d'une manière très agréable.

Tout d'abord M. C. manifesta sa surprise de voir une demoiselle assez intrépide pour venir s'aventurer jusqu'en Sibérie.

- Je n'y suis point venue en qualité de demoiselle, répartis-je, avec un sourire, mais en voyageur curieux et en homme d'affaires.

Cette déclaration très nette l'amusa et nous mit tout de suite à notre aise. Il avait bien des choses à me demander sur ce qui se passait en Europe, particulièrement en Pologne; je le renseignai de mon mieux, puis, à mon tour, je me mis à l'accabler de questions. Dans quelles circonstances était-il venu en Sibérie ? qu'y avait-il fait ? quelles étaient ses espérances pour l'avenir ? etc. Voici en résumé ce que j'appris :

" Impliqué dans la dernière révolution polonaise, après 6 mois d'emprisonnement, on l'avait envoyé en Sibérie. Une fois à Tumène, il fut laissé libre de se choisir lui-même un logis à sa convenance; mais ce logis ne valait guère mieux qu'une prison, car les gens chez qui il avait élu domicile, devaient répondre de lui et le surveillaient étroitement. Chaque soir et chaque matin, un gendarme venait s'assurer de sa présence; dans ses promenades, il ne devait pas sortir de la ville et devait rentrer chez lui à heure fixe. Il n'était condamné du reste à aucune sorte de travail forcé, mais devait pourvoir lui-même à sa subsistance.

" Les années s'écoulèrent ainsi ! graduellement, la surveil-

1) L'insurrection de 1863 contre l'oppression tsariste fut un échec et se solda par une politique de répression et de russification (note de Ch.H.)

516

lance se relâcha, et, au bout de dix ans, il peut même, à volonté, voyager dans toute la Sibérie. Il usa largement de cette liberté relative, et il choisit, tour à tour, comme résidence, Tobolsk, Tomsk, Krasnojarsk, Irkutsk, et revint finalement s'établir à Tumène, parce qu'^(elle)était la ville la plus rapprochée de la frontière ".

Tandis que l'exilé me donnait ces détails, je soufflais, de temps en temps, dans mes doigts pour les réchauffer, car l'atmosphère était tout imprégnée d'une humidité glacée et une bise aigre me transperçait jusqu'à la moelle des os, en dépit de mes vêtements d'hiver. Je regardais alternativement le ciel gris, la rue boueuse et morne, et au-delà la steppe infinie, coupée seulement par quelques maigres petits bois, et je me disais que ce tableau était bien fait pour inspirer le spleen à l'être le moins porté à la mélancolie.

" - Et comment avez-vous passé le temps ici ? demandais-je.

" - Comment ? C'est difficile à dire. Représentez-vous ce que doit éprouver un jeune homme de vingt ans, forcé d'abandonner sa patrie, ses parents, ses amis, ses études, ses plaisirs, pour venir, pauvre prisonnier, s'enterrer vivant dans un affreux repaire, car notez bien que Tumène était, il y a dix-neuf ans, bien plus misérable et plus désolé qu'aujourd'hui.

" Durant la première moitié de mon exil, les mois m'ont paru plus longs que des années et les années étaient des siècles pour moi.

" J'attendais ma grâce qui ne venait pas, car il y a toujours quelque trace d'espérance dans le coeur d'un jeune homme. Enfin, je cessai d'espérer et je tombai dans l'indifférence la plus profonde.

" J'ai interrompu toute correspondance avec ma famille, d'abord parce que rien ne pouvait me parvenir sans avoir passé par les mains de la police, et parce que ces lettres, pleines de larmes, me navraient le coeur, et parce qu'enfin je perdais tout espoir de revoir jamais ma Pologne et ceux qui m'étaient chers.

" Au mois de mai, lors du couronnement du nouvel empereur, j'ai été gracié, mais cette grâce inespérée est arrivée trop tard, elle m'a laissé froid.

" Ma patrie et ma famille me sont devenues étrangères; ma jeunesse s'est envolée sans que j'aie connu le bonheur, sans que j'aie pu être utile à la société.

" Aujourd'hui, je suis également incapable de jouir et de souffrir; je suis un homme mort moralement. "

Je m'efforçai, mais en vain, de lui montrer les choses sous un jour moins sombre; il me répondait :

- Vous êtes jeune et vous ne pouvez comprendre un vieillard... un vieillard de quarante ans ! ajoutait-il avec un triste sourire.

- Oh ! vous regrettez bien sans doute, lui dis-je, l'élan irréfléchi qui vous a porté à prendre part à la révolution.

- Cet élan n'était point irréfléchi du tout, Mademoiselle, j'avais envisagé en face le danger auquel je m'exposais, mais je savais aussi que c'était le simple devoir d'un enfant de se sacrifier à sa mère, et la patrie n'est-elle pas la mère de tous, la mère par excellence.

" J'avais espéré que les Russes me tueraient...., ils me réserveraient un sort bien plus triste !... Mais n'importe, je ne regrette rien ! "

Comme l'heure du dîner approchait, je me décidai à retourner à mon caravansérail, que M. C. n'eut pas beaucoup de peine à me montrer, vu qu'il était à deux pas de son domicile.

Le jour suivant, comme je me promenais de nouveau en ville, je rencontrai, par hasard, mon exilé, qui me fit voir le quartier fashionable, par excellence, de Tumène, le seul qui possède des magasins, la Rue Impériale, en un mot, ainsi nommée parce qu'Alexandre III la traversa en 1874, lorsqu'il vint, comme prince impérial, faire une tournée, jusqu'à Krasnojarsk.

Il y a dans cette rue quelques bâtiments en briques, passés ou non passés à la chaux, à un étage seulement, avec rez-de-chaussée un peu élevé. Ces bâtiments n'attireraient aucune attention chez nous, mais passent, en Sibérie, pour des chefs-d'oeuvre d'architecture.

Il est à remarquer qu'en Sibérie la pierre n'est pas employée dans les constructions; toutes se font en bois ou en briques, et les trottoirs délabrés qui bordent les rues non

pavées sont aussi en bois.

Le collège de Tumène est un beau bâtiment, que son triste entourage fait paraître admirable même ! on dirait, à le voir, un géant isolé au milieu d'une assemblée de nains.

Dans les rues principales des villes de Sibérie, on trouve, de distance en distance, des réverbères, mais je ne crois pas qu'on les allume plus de deux ou trois fois par an, savoir aux grandes fêtes nationales. Ces malheureux quinquets jettent alors, sur les passants, un rayon si vacillant et si morne que c'est pitié à voir !

Nous avions compté prendre le bateau à vapeur à Tumène, mais la Toura (l'un des affluents de l'Ob), étant très ensablée, nous fûmes contraintes, mes compagnes et moi, d'aller chercher plus au nord, un emplacement favorable à la navigation. Nous partîmes, enfin, dans une téléga, sorte de char à foin, car le chemin que nous avions à parcourir, ne se trouvant point sur une voie postale, il n'y avait moyen, à aucun prix, de se procurer le luxe d'un tarantass. Quel trajet, grand Dieu ! et qui dura vingt-quatre heures !... Pendant ce temps, nous changeâmes cinq ou six fois de chevaux, de télégas et de postillons.

Les paysans qui louaient les chevaux et les charrettes en demandaient des prix fous; ceux qui nous accompagnaient, en qualité de cochers, avaient fort mauvaise mine. Avant de se décider à rien conclure, les uns et les autres nous accablaient d'injures et de menaces, entourés et soutenus par tous leurs pairs et compagnons. Bref, je ne suis pas trop poltronne, mais si jamais j'ai tremblé pour ma peau, c'est bien durant ces fameuses vingt-quatre heures...

Vous représentez-vous, mon cher professeur, la situation: trois pauvres femmes, piétinant dans la boue jusqu'aux genoux, toutes grelottantes de froid et d'humidité, tenant tête à une douzaine au moins de sacripans, à la mine tordue, vous vociférant aux oreilles une langue étrangère. J'en frémis encore quand j'y pense !!!...

Nous arrivâmes enfin à destination sans autre incident fâcheux.

Ceci va peut-être légèrement vous désappointer, cher Monsieur, mais réfléchissez, d'autre part, que, si l'on m'eût assassinée,

vous ne liriez pas actuellement le récit de mon voyage, et puissiez-vous trouver dans cette pensée, quelque compensation à l'absence regrettable de toute aventure tragique.

Le 15 septembre, nous arrivions dans un pauvre village, et là nous passâmes un jour et une nuit dans une misérable cabane, en attendant le départ du vapeur, qui n'est qu'hebdomadaire.

L'atmosphère de cette cabane surchauffée me fit presque prendre mal; je voulus ouvrir les fenêtres, et il n'en manquait pas, mais elles étaient toutes condamnées; un étroit petit guichet céda pourtant sous la pression de ma main, et, en attendant que la pièce fût aérée, je me jetai dans la cour sur une grosse botte de paille, je m'enveloppai de mon mieux d'épaisses couvertures, j'ouvris un grand riflard au-dessus de ma tête, et, bercée par le vent du nord et les crépitations d'une petite pluie fine, je m'endormis profondément, et me réveillai, ce qui n'est pas étonnant, avec un monstrueux rhume de cerveau.

Durant la nuit, nous jetâmes nos manteaux sur le sol, et nous nous étendîmes dessus; pas question de matelas !...

Une femme géante, que j'eusse volontiers prise pour un robuste gaillard déguisé, nous servit de domestique; elle finit par s'étendre sur le poêle tout près de nous.

Le lendemain, j'examinai cette maison en détail. Je m'aperçus que la porte d'entrée fermait tout simplement à l'aide d'un crochet mobile, maintenu dans un anneau de fer. Ce système de fermeture primitif se retrouve non-seulement dans les chaumières, mais dans la plupart des habitations particulières et des caravansérails de la Sibérie.

Au fond de ce même corridor, où j'étudiais pour la première fois les portes d'entrée sibériennes, je fus surprise de voir une grande tenture, dans le genre de celles qu'on place parfois, chez nous, entre deux salons (avec la différence, cependant, d'un salon à une cabane), je la soulevai curieusement; il se trouvait derrière, non un boudoir, mais... une écurie. Bon moyen de se tenir au chaud pendant l'hiver ! Le niveau du corridor étant plus élevé que celui de l'écurie, on y descendait, non à l'aide de marches d'escaliers ou d'une échelle, mais tout simplement le long d'un tronc d'arbre, dans lequel on avait

pratiqué quelques degrés avec la hache. Je m'amusai à descendre dans l'écurie et à en remonter, à l'aide de cette espèce de casse-cou.

Après avoir passé une trentaine d'heures dans cette demeure rustique, tourmentée par des légions d'insectes de toutes espèces, je montai sur un bateau à vapeur (16 septembre) qui devait nous mener plus loin !

Nous naviguâmes d'abord sur la Toura, puis sur le Tobol et sur l'Irtisch, dans une direction septentrionale, jusqu'à l'endroit où cette rivière se réunit à l'Ob; enfin nous descendîmes l'Ob jusqu'au point où l'on entre dans l'un de ses affluents, la Tome, à une petite distance de la ville de Tomsk.

Nous arrivâmes à Tobolsk vers les 11 h. du soir (17 septembre). Il neigeait et le vent du nord soufflait avec violence. A cette heure tardive, je ne pouvais visiter la ville, du reste nous ne fîmes guère que toucher barre; du pont du bateau, j'aperçus quelques bâtiments d'assez bonne apparence, tout près du port.

Sur le pont du bateau, se trouvaient de nombreux soldats, dont je m'expliquai bientôt la présence, en voyant sortir de l'entre-pont une trentaine de déportés. Ces malheureux défilèrent bientôt devant moi l'un après l'autre, un sac sur le dos, la chaîne au pied, vêtus d'une grossière casaque de milaine brune. Ils se distinguent tous par d'affreuses physionomies, dont l'expression sinistre était plus affreuse encore: de vrais criminels, ceux-là. Cette scène, à cette heure tardive, par cette tempête d'hiver, sous les rayons vifs et froids de la lune, est peut-être la chose la plus fantastique que j'aie vue en ma vie.

Cependant, il ne faudrait point s'imaginer que Tobolsk n'est habitée que par des galériens; un jeune couple de cette ville vint, sur le bateau, rendre visite à des amis. Jeunes, beaux, élégants, hautains, ils formaient un contraste frappant avec mes compagnons de voyage, tous braves gens de province. La jeune femme, douée de talents très brillants, est connue sous le nom de " Perle de Tobolsk ".

A partir de ce fameux lundi 17 septembre, nous voyageâmes agréablement, sans jamais toucher à quelque cité importante.

J'avais, quelquefois, sous les yeux, un spectacle étrange,

après avoir jeté l'ancre, durant la nuit, afin de renouveler la provision de bois, puisque c'est avec du bois qu'on alimente la machine à vapeur, dans ce singulier pays.

Le rivage, toujours sablonneux, est assez escarpé par place: il s'éclaire soudain par d'immenses feux. Slaves et Tartares, aux costumes étranges, couraient en tous sens, portant sur l'épaule des pieux à faux air de lance, qui, joints ensemble, forment une espèce de civière, propre à charger le bois.

Les passagers profitaient, en général, de l'occasion, pour faire aussi quelques pas, sur terre ferme.

Au milieu de tout ce monde, passagers et riverains, se distinguait, alors, particulièrement, un pope à haute stature, aux épaules puissantes. Sa simple robe de prêtre, en mandarine brune, ses cheveux gris flottants, la longue barbe qui retombait sur sa poitrine, lui donnaient un air de patriarche.

Ce tableau éclairé par la flamme ardente des feux et des torches, se détachait d'une manière fantastique du reste du paysage, perdu dans le noir de l'eau et du ciel sombre. Parfois, je me figurais assister à quelque saturnale diabolique, ou, lorsque mon imagination était moins en travail, je me contentais de soupirer intérieurement: " Mon Dieu ! que la Suisse est loin d'ici ! "

Lorsque nous commençâmes à naviguer dans une direction plus méridionale, la température s'adoucit et l'on pouvait s'asseoir sur le pont, sans crainte d'y avoir trop froid. J'y venais parfois prendre place, tard dans la soirée, au milieu des groupes endormis des voyageurs de IIIe classe, contraints, les pauvres malheureux, à passer la nuit à la belle étoile; je jouissais presque de la brise fraîche, tout en regardant les rayons de la lune scintiller sur les eaux larges et limoneuses du fleuve, tableau paisible et mélancolique !

Un soir, que j'observais ainsi le jeu des vagues avec un doux sentiment de sécurité, quelqu'un me dit que, dans les parages où nous nous trouvions, un bateau à vapeur avait sombré, quinze jours auparavant, que personne n'avait pu être sauvé, et que l'on avait pu retrouver trace ni de passagers, ni du bâtiment. Ce drame sinistre n'avait eu pour témoin que la nuit, une belle nuit sereine comme celle que j'admirais en ce moment. Vous pouvez vous repré-

senter si cela me donna le frisson !....

Le 22 septembre, dans la matinée, tandis que l'on renouvelait la provision de bois, je mis pied à terre, avec quelques-uns de mes compagnons de voyage, et nous allâmes rendre visite à une petite peuplade d'Ostiaks, de l'Obi, rameau finnois, qui tend, de plus en plus à disparaître.

Cette tribu habite un emplacement désert, couvert uniquement de roseaux, de broussailles et d'orties, car ces Ostiaks n'ont pas la moindre notion d'agriculture, et vivent uniquement des produits de leur chasse et de leur pêche. Ils bâtissent des magasins soutenus sur des pieux, à deux ou trois mètres du sol, afin que leurs provisions ne soient point endommagées par les eaux débordées du fleuve; cette crue des eaux, ils ne la redoutent pas pour eux-mêmes, car ils habitent des huttes à demi creusées dans la terre qui ont tout à fait la forme d'une énorme taupinière. Vue de l'extérieur, ces habitations sont recouvertes de branches d'arbres entrelacées, d'herbes et de terre; ou, si elles ne doivent servir que d'habitations d'été, de morceaux d'écorce de bouleaux, symétriquement découpés.

L'intérieur ressemble à celui de ces chalets très primitifs, que l'on rencontre en Suisse, dans les hautes montagnes, et qui servent d'abris aux pâtres et aux troupeaux. Un large tronc d'arbre, dans lequel une ouverture a été pratiquée, vers la base, sert de foyer; je n'ai pas réussi à voir comment l'intérieur de ce tronc, qui sert de creuset, est garni, afin de ne pas prendre feu.

Le four à cuire le pain est très bas et ne se termine point par une cheminée, aussi ces braves Ostiaks peuvent-ils s'enfumer à plaisir, durant leurs préparations culinaires.

On peut très bien se tenir debout vers le centre de cette hutte, vu qu'elle est bâtie, ainsi que je l'ai fait entendre, en forme de pyramide, mais il faut se plier en deux pour y pénétrer. Elle ne reçoit de jour que par la porte d'entrée.

J'ai été surprise de trouver passablement d'ordre et de propreté dans cette taupinière; près du foyer, se trouvait un balai, qui, à en juger à son aspect délabré, devait avoir été employé très souvent et longtemps.

Les Ostiaks sont d'une taille au-dessous de la moyenne, leurs traits sont lourds, leurs yeux très petits, de couleur grise, et, avec cela une expression générale de bonhomie que l'on est assez content de rencontrer chez des sauvages.

L'un d'eux, à mon grand amusement, se mit à me faire des yeux très doux, m'enleva mon bonnet de fourrure, le regarda complaisamment, puis le replaça tranquillement sur ma tête; puis, il m'arracha des mains un livre allemand et fit semblant de le lire. Je m'efforçai de lui faire comprendre qu'il ne verrait goutte à cette écriture étrangère, naïveté qui fit rire, de bon coeur, les personnes qui m'entouraient. Comment avais-je pu m'imaginer que ce Robin des Bois ~~ne~~ sût lire dans une langue quelconque ! Les petits enfants de cette tribu ne connaissent que le finnois; les parents apprennent le russe par leurs relations journalières avec les équipages des bateaux à vapeur, auxquels ils fournissent du bois, du gibier et surtout du poisson, frais ou salé. Je les ai vus vendre dix centimes un poisson que l'on paierait un franc chez nous.

J'admire beaucoup la légèreté de leurs traîneaux, tirés par des chiens, en hiver, (à peine 10 livres). Ils sont disposés de manière que deux personnes y puissent prendre place, l'une, sur le devant, conduit, l'autre est couchée dans le fond. Leurs canots, de forme allongée, sont taillés, d'une seule pièce, dans un morceau de bois; ils volent, sur l'eau, avec la rapidité de la flèche.

Les Ostiaks pêchent à l'hameçon, au filet, et, durant les nuits claires, à la fourche.

Ils se servent, pour la chasse, de petits fusils, avec lesquels ils tuent, non-seulement le gibier de petite taille, mais encore les ours.

Je remarquai, dans une hutte, deux belles oies sauvages, grossièrement empaillées, en me demandant, avec stupéfaction, si les Ostiaks avaient l'intention de fonder un musée d'histoire naturelle ! mais non, les Ostiaks ne sont pas si érudits, mais, par contre, très experts en ruses de chasse. Ils déposent ces oies empaillées sur l'eau, afin d'attirer ainsi les oies vivantes, qui, ne se méfiant de rien, se laissent prendre à la volonté

du chasseur. J'avais vu à peu près toutes ces choses chez les Lapons, à Zurich, dans une sorte de ménagerie humaine, mais ces malheureux n'avaient point l'air du tout dans leur élément, au sein de notre belle civilisation. J'ai éprouvé un plaisir bien plus réel à contempler mes Ostiaks dans leur patrie et en pleine activité.

Renseignements précieux à l'usage des gastronomes: ^{sur} les bateaux à vapeur du Volga et de l'Obi, on mange très bien, la carte du menu comprend au moins douze plats divers, vous n'avez qu'à choisir.... et je choisissais.

Me présentait-on un jeune poulet, fort tendre, un filet d'oie, une aile de dinde, cela me faisait sourire de pitié, comme le héron en présence du goujon !

Je ne voulais vivre que de bécasses, de perdrix, de gélinochettes, de coqs de bruyère, de friture d'esturgeon ou de sterlet, poisson royal. A déjeuner, je faisais disparaître de grosses tartines de caviar.

Comme accompagnement à ces mets délicats, il fallait, il est vrai, se contenter d'un morceau de pain sec, car les Russes, en voyage, ne mangent que leur propre pain. Le maître-coq ne se donne pas la peine, durant toute la traversée, d'en faire cuire une seule fournée.

Si la table délicate et peu coûteuse eût fait, je n'en doute pas, les délices de quelque pauvre diable d'épicurien, je me demande, par contre, comment il eût trouvé le coucher.

La cabine des dames, et, naturellement, celle des hommes aussi, comprenait un espace si étroit qu'une seule chaise n'y aurait trouvé place. Nous y dormions six. Lorsqu'il s'agissait de s'habiller et de se déhabiller, une seule personne ayant même de la peine à se mouvoir, les autres cinq devaient se tenir absolument immobiles.

Bref, les passagers y sont absolument encaqués comme des harengs !

A propos de passagers, je vivais dans la meilleure intelligence avec tout le monde, tant sur le vapeur du Volga que sur le bateau sibérien " l'Emigrant ".

A bord, on fait vite connaissance. Pour me faire comprendre

de chacun, j'étais cependant obligée de me servir, tant bien que mal, de quatre ou cinq langues différentes, français, allemand, anglais, polonais et russe ! Quant au russe, je le balbutiais à peine.

Parmi les passagers intéressants, se trouvait Mme S. de Tomsk, dont le mari a consacré un million, environ, à des oeuvres de bienfaisance.

Mme S. elle-même, a fondé un orphelinat, où elle entretient actuellement, à ses frais, cinquante-cinq jeunes filles.

Mme S. est une personne très simple, pleine de naturel et de bonhomie. Elle arrivait de Pétersbourg, où elle venait de perdre un procès de plus d'un million de francs.

Cet incident, vu son incalculable fortune, altérait à peine sa gaieté, et ne lui avait point fait négliger de ramener, avec elle, de la capitale, des canaris, un roquet, et un grand diable d'ara qui nous assourdissait de ses cris.

Il est cependant bon d'ajouter que Mme S. n'a pas d'enfants.

Je me plaisais aussi beaucoup dans la société du pope, dont j'ai parlé plus haut, et de sa femme. Braves gens intelligents, qui me faisaient penser à quelques heureux ménages de pasteurs de campagne, comme on en voit chez nous.

Après onze jours de navigation, plus qu'il en faut pour aller en Amérique, nous touchons enfin terre, le 26 septembre.

Tomsk, où nous nous rendons en fiacre, est située à 7 versets du port.

Je dis adieu à l'Obi, non sans quelque regret, car j'en aimais la solitude, les eaux larges, les contours sinueux, les rives boisées, dont le feuillage présente, à cette époque de l'année, la plus gracieuse variété de teintes. Ce paysage, sans offrir aucune beauté réelle, a son charme sauvage.

A Tomsk, nous nous installons dans un caravansérail.

Tomsk est une ville très commerçante, qui n'a pas réussi à me plaire, car elle est située dans une contrée fort monotone et pas très saine.

A côté de notre caravansérail, deux Chinois tiennent une boutique de thé; ils se promènent gravement sous mes fenêtres, les mains dans les poches de leurs larges pantalons, leur

longe^u natte noire flottant sur leurs mollets. Vu qu'à Payerne, on n'a guère l'occasion de voir des Chinois, j'examine très curieusement mes voisins.

Les Chinois, qui ne sont pas très rares dans les villes de Sibérie, y vivent en garçons. Les dames chinoises ne sortent pas des limites du Céleste-Empire. Où pourraient-elles d'ailleurs être mieux ? !

Apprenant, par hasard, que le maître de français du gymnase de Tomsk, est un Genevois, je me rends immédiatement chez lui. Vrai plaisir de se trouver entre compatriotes, à une si grande distance de son pays !

M. D. et sa femme me font un charmant accueil; ils ne peuvent se lasser de m'entendre parler du pays.

M. D. prétend que Tomsk est une ville détestable où il n'existe que trois seuls moyens de distraction, savoir: 1. la chasse, 2. la boisson, et 3. le jeu de cartes. Les dames sont, naturellement, exclues des plaisirs no. 1. et 2., mais point du tout du no. 3.

L'eau-de-vie, l'esprit-de-vin, jouent un grand rôle dans les villes sibériennes, peut-être moins cependant à Krasnojarsk que dans d'autres localités.

Je m'obstinai à ne pas vouloir croire que l'on pût avaler de l'esprit-de-vin, jusqu'à un certain jour, où, me sentant prise d'un frisson, en tarantassé, l'une de mes compagnes de voyage me força de prendre un petit verre de cette étrange liqueur. Mon esprit n'en fut pas plus troublé que si j'avais bu de l'eau pure. Il faut que j'avoue pourtant que je ne me suis pas souciée de répéter l'expérience.

M. D. m'effraya un peu, en me racontant les divers genres d'attentats auxquels se livrent les déportés, trop nombreux pour être bien surveillés.

Ceci ne nous empêche pas de nous remettre en route, en tarantass, sans armes et sans lanterne.

Je me suis faite au mouvement du tarantass, à tel point que, bousculée, de droite à gauche, de haut en bas, comme un léger ballot de marchandises en mer, par un fort roulis, je tombe, bientôt, néanmoins, dans un profond sommeil.

Je suis à demi réveillée, au milieu de la nuit, par une conversation entre l'une de mes compagnes et le cocher. Leur ton est inquiet !!!! J'ouvre un peu les yeux et regarde autour de moi. Nous sommes dans une épaisse forêt; pas une étoile au ciel; on pourrait, ici, se jeter, impunément, à la tête des chevaux, avec la menace : " La bourse ou la vie ! " Je songe bien un peu à tout cela, mais, engourdie par le sommeil, ma préoccupation principale est, cependant, de rabaisser mon voile humide sur le menton, car une bise âcre me souffle en plein visage, puis, avec un soupir de soulagement, je retombe en arrière, sur mes coussins, et reprends, immédiatement, mon rêve interrompu.

O merveilleuse puissance du sommeil, en tarantass ! Je ne m'éveille, à demi, qu'à l'aube, dans la vaste cour d'un relais de poste. Il n'est maison, en Sibérie, qui n'ait une grande cour attenante.

L'entrée triomphale de nos chevaux a mis sur pied les chiens de garde, qui commencent à aboyer furieusement; le coq se met à chanter, et quelqu'un me tire par le bras : " Olympiada Julievna, venez prendre une tasse de thé ". Je secoue ma torpeur, à grand' peine, et je descends de tarantass ,raide de froid et ivre encore de sommeil.

Notre voyage se poursuit sans incidents. Parfois, nous arrivons au bord d'une rivière; pas de pont, il nous semble qu'il n'y a pas moyen d'aller plus loin; eh bien ! si la rivière n'est pas trop large, nous la passons à gué, les chevaux enfoncés dans l'eau jusqu'au poitrail; sinon, nous la traversons sur un bac, grande barque, qui supporte une sorte de pont carré, où deux ou trois voitures ont largement place.

Nous voyageons dans un tarantass de la famille K., mais les postillons et les chevaux sont fournis par la poste impériale.

Les postillons n'ont pas de costume ad hoc, ils sont généralement vêtus de peaux de bêtes. On ne les distingue que par une plaque métallique, aux armes de la couronne, sur le devant de leur bonnet.

Il en est de même des facteurs, qui, plus heureux que les nôtres, ne font point leur service à pied, mais dans une petite charrette.

1) Auparavant elles avaient voyagé en tarantass de poste, sans doute plus inconfortable.

Deux dames nous suivent, en tarantass de poste, qu'elles sont obligées de changer à chaque relais; vrai déménagement, vu le nombre de leurs colis !

Le tarantass d'usage général est un vrai char à foin, pourvu d'un semblant de capote; cette capote, horreur ! est basse et en bois dur, de sorte qu'à chaque secousse de l'équipage, vous vous meurtrissez la tête de tous les côtés. C'est un genre de supplice digne de ceux que les Indiens font souffrir aux Hommes Pâles. Je puis vous en parler en connaissance de cause, car, me rendant de Tumène à la station du bateau à vapeur, j'ai souffert ce martyre pendant 24 heures.

Le second jour après mon départ de Tomsk, nous traversons une ville assez importante, où nous nous arrêtons quelques instants.

Lasse de n'avoir pu me mettre sur mon séant, pendant plus de trente heures, car, à chaque secousse de tarantass, j'étais renversée en arrière de la façon la plus pénible, j'éprouvai un soulagement indescriptible à me redresser sur mes pieds et à regarder la ville du haut de mon équipage.

J'étais vêtue comme on ne peut l'être autrement en tarantass : une robe mal assujettie, un châle de travers, qui retombait en gros plis indolents, une cravate qui avait été blanche, mais qu'une demi-heure de tarantass avait suffi pour faire passer au noir..., et, par dessous, une figure noircie par la poussière, une tête échevelée, que dissimulait mal un fichu aux couleurs criardes, acheté, pour 35 c., dans quelque baraque de foire; mais mes compagnes de voyage étaient aussi peu présentables que moi. A Payerne, on nous eût prises pour des tziganes et les badauds se seraient pressés autour de nos singuliers équipages. Dans les cités sibériennes, on est trop accoutumé à un pareil spectacle pour y prendre garde.

Après une courte halte, nous nous remîmes en route le même jour.

Quelques heures plus tard, il me sembla distinguer, à l'horizon, des chaînes de collines passablement élevées; je crus, d'abord, à un effet d'optique, produit par le crépuscule, mais, le lendemain matin, (troisième jour de notre départ de Tomsk),

les collines se dessinèrent, de nouveau, très distinctement.

La route traversait des forêts immenses; les montées et les descentes qui se succédaient sans fin me faisaient sauter le coeur de plaisir, après les interminables plaines que nous venions de traverser, bien que je souffrisse naturellement, plus que jamais, du roulis sur terre ferme.

Cette grande solitude des bois, ce paysage de montagnes, me souriaient singulièrement, et puis, nous nous rapprochions du but de notre long voyage; 24 heures seulement nous séparaient de Krasnojarsk.

J'entrevois des délices d'épicuriennes, avaler une tasse de bouillon chaud, manger un beefsteak, moi qui, depuis trois jours, vivait de pain sec et de lait glacé, conservé dans des cruches de grès ! J'allais enfin dormir, de nouveau, dans un lit, pour la première fois depuis un mois ! Certes, cette vision avait du charme, et, pourtant, si l'on m'eût dit que notre voyage allait se prolonger de quelques semaines, j'en eusse pris gaîment mon parti, pourvu, néanmoins, que tout ce temps ne se fût pas passé en tarantass, car j'en étais parfaitement rassasiée.

Notre postillon nous dit qu'il ne manquait pas d'ours et de loups dans les forêts que nous traversions et qu'assez souvent ils venaient gambader jusque sur la route. Peut-être ces messieurs n'étaient-ils pas justement en belle humeur ces jours-là, dans tous les cas, même en écarquillant les yeux le plus possible, je ne réussis pas à en voir un seul.

Le matin du quatrième jour de notre départ de Tomsk, nous fîmes un brin de toilette au dernier relais de poste avant Krasnojarsk.

Nous descendîmes dans une auberge, mais, par malheur, même à prix d'or, il ne nous fut pas possible d'y trouver une cuvette. Quelqu'un m'offrit de me verser de l'eau dans les mains, et je me débarbouillai ainsi, tant bien que mal, ressemblant fort à un gros matou qui se nettoie avec ses pattes; le plus fâcheux moment fut celui où je tentai de peigner, ou, plutôt, de carder ma chevelure, qui se trouvait dans un piteux état, sous tous les rapports.

J'en ai eu ensuite pour un mois à me débarrasser de certains locataires incommodes, mais desquels il est impossible de se préserver pendant un pareil voyage....

Enfin, nous revoilà roulant sur la route de Krasnojarsk; il avait gelé pendant la nuit, le ciel était sans nuage, le soleil brillait au ciel de tous ses rayons; bref, une magnifique journée de fin d'automne ou de commencement d'hiver.

Nous traversions des forêts au grand trot; les ours et les loups s'obstinaient à ne pas se montrer, malgré les claquements de fouet, très provocants, de notre conducteur.

A 11 heures du matin, du sommet d'une colline, je contemplai la ville de Krasnojarsk. Les coupoles de ses églises se dressaient majestueusement vers le ciel clair; la contrée semblait avoir un air de fête, par cette belle matinée.

Krasnojarsk !... enfin ou déjà, je ne savais que dire, car, durant un si long voyage, on perd toute notion du temps. Toujours est-il qu'en jetant le nom de cette ville à tous les vents des cieux, je me comparais, involontairement, aux premiers croisés arrivant en Palestine, aux cris de Jérusalem ! Jérusalem !

C'était le 2 octobre; j'avais été un mois, jour pour jour, en voyage, depuis mon départ de Pétersbourg.

La contrée de Krasnojarsk est pittoresque. Les deux rives du Jénisséï sont bordées de chaînes de collines passablement élevées et très accidentées; quelques-unes de ces sommités s'abaissent en pente douce et sont cultivées; d'autres, abruptes, couvertes de sapins, présentent des gorges sauvages; leurs formes variées ont excité l'imagination du peuple. Les Tartares racontent que l'une de ces sommités (le Tak-mak), élevée et de forme arrondie, est l'ébauche d'une tour gigantesque.

Le Jénisséï est un large fleuve, aux eaux bleues, c'est en cela qu'il diffère de l'Obi et du Volga.

Les environs de Krasnojarsk offrent de jolis buts d'excursion.

A une lieue d'ici se trouve un monastère; la route qui y conduit côtoie le fleuve; elle est très pittoresque, bordée d'un côté par des rochers abrupts, tombant à pic sur le Jénisséï.

Le monastère, d'un style primitif, sa vaste cour, ses nombreuses dépendances, la charmante solitude dans laquelle il est

situé vous font rêver à un cloître du moyen-âge.

Les frères vont et viennent, avec une grande liberté de mouvement. Durant l'été, ils sous-louent quelques pièces à des personnes de la ville, et, leurs voeux n'étant point définitifs, il arrive, ici et là, que l'un d'eux épouse une jolie fille de leurs locataires.

La ville de Krasnojarsk est bâtie dans le genre des villes russes et sibériennes dont j'ai déjà donné la description, et je ne reviendrai point là-dessus. Un grand incendie l'a dévorée presque toute entière, il y a deux ans; aussi voit-on nombre de murs calcinés qui n'ont pas été abattus, spectacle assez mélancolique pour une Payernoise.

Les établissements scolaires sont bons, il y a même une école normale; la société est agréable; malheureusement, les personnes qui savent le français sont rares ici.

Il y a longtemps déjà que j'ai dû me mettre à parler russe, ce qui n'est pas chose facile.

La vie n'est pas chère ici, et il n'est pas maître d'école primaire qui n'ait deux à trois domestiques; cuisinière, femme de chambre, cocher, et au moins un cheval, article purement de luxe, car ces messieurs ne s'occupent pas d'agriculture, comme le font, en général, les nôtres, pourtant leur traitement n'est que de 7 ou 800 roubles.

Le climat, en hiver, est très supportable; nous n'avons pas eu de neige du tout. La température s'est maintenue, en général, entre 15° et 20° Centigrade au-dessous de zéro, rarement nous en avons eu davantage et jamais au-delà de - 27°.

La débâcle des glaces vient de commencer pour l'Obi et le Jénisséï. Dans une semaine ces fleuves seront entièrement dégagés et le printemps s'établira d'une manière définitive.

Pour le moment, le thermomètre fait d'étranges écarts. Dimanche dernier, il y avait + 15° à l'ombre; lundi, il n'en restait plus que + 2°, et le lendemain le thermomètre était tombé à - 4°.

Il n'y a pas encore de fleurs, ni même trace de verdure.

Je suis très curieuse d'étudier un peu la flore sibérienne, qui rappelle, dit-on, celle de nos hautes Alpes.

Imaginez-vous que les Edelweiss, que nos hardis grimpeurs

rapportent, en triomphe, de leurs excursions, croissent, ici, à certains endroits, comme les dents-de-lion dans nos prés, de sorte qu'on ^{en} ~~au~~ peut faire des moissons au petit bonheur !

D'ici à un mois, nous allons nous mettre pour quelques semaines, en villégiature, non loin des monts Say^{ousk}, à 4 ^{Sayousk} journées de bateau à vapeur, de Krasnojarsk, en remontant le Jénisséï. Nous vivrons au milieu des yourtes de je ne sais quelle tribu de nomades tartares, et entourés de forêts vierges ! J'aurai l'occasion de visiter là quelques lavages d'or et je vous promets une bonne lettre, où je vous conterai tout ce qui pourrait vous intéresser sur les choses curieuses que je vais voir.

En attendant, contentez-vous de ces pages, peu éloquentes, hélas ! mais, d'une véracité dont ne se piquent pas toujours les voyageurs, les vrais, moi je n'en suis un que pour rire !

Krasnojarsk, 18/30 avril 1884.

Sur le bateau à vapeur entre
Tobolsk et Tomsk

QUELQUES LETTRES DE SIBERIE

13 - 25 septembre (1881)

Chères tantes et cher oncle,

Onze jours de navigation, ainsi plus qu'il n'en faut pour aller en Amérique, s'amèneront à Tournai, à Tomsk, où je débarquerai demain. A Tobolsk, nous n'avons fait que toucher barre au milieu de la nuit, vraie nuit de Sibérie avec de la neige, du vent, des gendarmes et des déportés que j'ai eu le plaisir de voir amener sur notre bateau à vapeur en costumes de forçats, le sac sur l'épaule et la chaîne au pied, de véritables criminels, nous voyageons de compagnie ne vous en déplaise, avec cette différence que je suis assez confortablement installée en première classe, tandis que nos exilés sont couchés à fond de cale.

Depuis que nous remontons l'Obi, sous une latitude plus méridionale, la température est de nouveau agréable, un bel été de la St. Martin, frais, mais beau soleil, ciel bleu. Malgré tout, je suis un peu lasse, car voilà déjà plus de trois semaines que je traîne sur les grands chemins. Demain mercredi nous serons à Tomsk, à moins que la navigation ne soit entravée par des bancs de sable, (car le fleuve à cette époque est très ensablé). Là, nous espérons trouver le tarantass de la famille K, car rien d'atroce comme le tarantass de poste; on est obligé de changer d'équipage à chaque relais, ce qui n'est pas une bagatelle, vous allez en juger. Un tarantass bien conditionné se compose d'une solide corbeille à lessive profonde et spacieuse, fixée sur un solide assemblage de jeunes troncs de bouleaux auxquels tiennent les roues. On dispose dans les tarantass les malles, les provisions de voyage, une foule de choses trop longues à énumérer; on étend là-dessus une mince couche de foin, une couverture, et c'est dans cette

Sur le bateau à vapeur entre
Tobolsk et Tomsk

13 - 25 septembre (1883)

Chères tantes et cher oncle,

Onze jours de navigation, ainsi plus qu'il n'en faut pour aller en Amérique, m'amèneront à Tumène, à Tomsk, où je débarquerai demain. A Tobolsk, nous n'avons fait que toucher barre au milieu de la nuit, vraie nuit de Sibérie avec de la neige, du vent, des gendarmes et des déportés que j'ai eu le plaisir de voir amener sur notre bateau à vapeur en costumes de forçats, le sac sur l'épaule et la chaîne au pied, de véritables criminels, nous voyageons de compagnie ne vous en déplaise, avec cette différence que je suis assez confortablement installée en lère classe, tandis que nos exilés ont été empilés à fond de cale.

Depuis que nous remontons l'Obi, sous une latitude plus méridionale, la température est de nouveau agréable, un bel été de la St. Martin, brise fraîche, mais beau soleil, ciel bleu. Malgré tout, je suis un peu lasse, car voilà déjà plus de trois semaines que je traîne sur les grands chemins. Demain mercredi nous serons à Tomsk, à moins que la navigation ne soit entravée par des bancs de sable, (car le fleuve à cette époque est très ensablé). Là, nous espérons trouver le tarantass de la famille K, car rien d'atroce comme le tarantass de poste; on est obligé de changer d'équipage à chaque relais, ce qui n'est pas une bagatelle, vous allez en juger. Un tarantass bien conditionné se compose d'une solide corbeille à lessive profonde et spacieuse, fixée sur un solide assemblage de jeunes troncs de bouleaux auxquels tiennent les roues. On dispose dans les tarantass les malles, les provisions de voyage, une foule de choses trop longues à énumérer; on étend là-dessus une mince couche de foin, une couverture, et c'est dans cette

corbeille, sur les effets de voyage, que s'installent les malheureux pèlerins. Il s'agit alors de trouver une position aussi confortable que possible, ce à quoi on n'arrive qu'après des essais répétés. Et ce confortable est bien relatif. Inutile d'offrir de la résistance au mouvement perpétuel de bousculade de l'équipage, il faut se laisser secouer comme un ballot de marchandises, les cahots sont parfois tels qu'il semble que les entrailles vont être arrachées du corps; et ainsi de jour et de nuit. Les nuits sont bien froides et je me suis parfaitement enrhumée, dame ! on n'a pas l'habitude chez nous de dormir à la belle étoile.

Nous partîmes à Jékaterinebourg, lundi matin 10 septembre et 8 heures après nous étions à Tumène. Le tarantass avait été loué pour toute la durée du trajet. Le 14 septembre, nous repartîmes de Tumène et 24 heures en tarantass nous amenaient à la station du bateau à vapeur. Il faisait très froid et ce n'était pas bagatelle de descendre à chaque relais et de transporter tout notre bagage dans un nouveau tarantass. Et ces tarantass ! de simples chars à foin ! les naturels du pays avaient eu l'heureuse idée d'y ajouter un bout de capote. La capote était en bois dur et basse; s'asseyait-on, la partie supérieure vous meurtrissait la tête, se couchait-on, le même effet se renouvelait dans le fond à chaque secousse. Morale : si vous désirez voyager en Sibérie, faites-vous, préalablement, tanner la peau du crâne. A notre arrivée à la station du bateau à vapeur, nous apprîmes qu'il ne partirait que dans les 48 heures. Nous nous installâmes dans une maison de paysan sale et chauffée à outrance; la nuit nous nous étendîmes sur le plancher, pas de matelas sous nos pauvres corps, des légions d'insectes de toute nature, pas moyen de fermer l'oeil. Par bonheur, le lendemain soir (dimanche 16 septembre) on nous accorda la permission de monter sur le bateau, moins confortable que celui du Volga, c'est dire que nous n'y avons pas davantage de lits, que la cabine

3 octobre 1883. 10 h. du soir.

est 3 fois plus étroite et le divan de moitié moins large !
A propos avez-vous reçu ma lettre de Perm ?

Chères tantes, cher oncle,

Je vous écris du milieu de l'Asie, arrivée enfin au but de mon long voyage, en bonne santé, assez peu fatiguée, grâce à Dieu. On s'habitue vite à courir le monde, et vraiment il m'est arrivé parfois de me sentir plus lasse après avoir fait le trajet de Bayerna à Lausanne, qu'après ce pèlerinage de plus d'un mois.

Je vous ai écrit en route de Pétersbourg le jour de mon départ (3 septembre) de Perm (8 septembre) de Tougat (27 septembre). L'unique de ces lettres vous est parvenue. J'étais un peu endormie ce soir, après 4 jours et 4 nuits de fatigues de tarantasse, c'est pourquoi je serais très reconnaissant de vous renseigner à mon sujet. A propos de ces tarantasses, il avait joliment gelé et je me suis vu fourrer dans un équipage presque entièrement détreuvé, qu'en dites-vous ? Voilà ce qui s'appelle dorénavant la belle étoile.

En voyage, j'ai beaucoup entendu parler des K. Ils ont eu une institutrice il y a 2 ans. Vers la fin de son séjour, on lui a fait des difficultés pour le paiement, on lui a retenu ses lettres pendant 6 mois, et finalement lorsqu'elle est partie, on l'a poursuivie, l'accusant d'un vol de confitures. Il y avait en même temps un précepteur dans la maison pour le frère cadet de M. K. qui était de moitié avec Melle X. dans les ennuis qu'ils ont eu à supporter, de sorte qu'ils se sont enfuis durant l'hiver, saison abominable pour voyager. Melle X. avait été, semble-t-il, placée par l'agence des institutrices sous M. Bajard. M. Guy ignorait ces histoires, paraît-il, précepteur et gouvernante, tous les deux Suisses. Peut-être y avait-il entre eux quelque intrigue qui

3 octobre 1883. 10 h. du soir.

Chères tantes, cher oncle,

Je vous écris du milieu de l'Asie, arrivée enfin au but de mon long voyage, en bonne santé, assez peu fatiguée, grâce à Dieu. On s'habitue vite à courir le monde, et vraiment il m'est arrivé parfois de me sentir plus lasse après avoir fait le trajet de Payerne à Lausanne, qu'après ce pèlerinage de plus d'un mois.

Je vous ai écrit en route de Pétersbourg le jour de mon départ (2 septembre) de Perm (8 septembre) de Tomsk (27 septembre). J'espère qu'au moins l'une de ces lettres vous est parvenue. Je suis un peu endormie ce soir, après 4 jours et 4 nuits consécutives de tarantass, c'est pourquoi je serai brève. Je veux seulement vous renseigner à mon sujet. A propos de nuits en tarantass, il avait joliment gelé et je dormais sans fourrure dans un équipage presque entièrement découvert, qu'en dites-vous ? Voilà ce qui s'appelle dormir à la belle étoile.

En voyage, j'ai beaucoup entendu parler des K. Ils ont eu une institutrice il y a 2 ans. Vers la fin de son séjour, on lui a fait des difficultés pour le paiement, on lui a retenu ses lettres pendant 6 mois, et finalement lorsqu'elle est partie, on l'a poursuivie, l'accusant d'un vol de confitures. Il y avait en même temps un précepteur dans la maison pour le frère cadet de M. K. qui était de moitié avec Melle X. dans les ennuis qu'ils ont eu à supporter, de sorte qu'ils se sont enfuis durant l'hiver, saison abominable pour voyager. Melle X. avait été, semble-t-il, placée par l'agence des institutrices sous M. Bujard. M. Guy ignorait ces histoires, paraît-il, précepteur et gouvernante, tous les deux Suisses. Peut-être y avait-il entre eux quelque intrigue qui

irritait les K., je l'ignore. Enfin, bref, j'arrivai ici bien inquiète.

Si, mettant ces histoires à part, je veux vous parler de l'impression que me fait la famille, je vous dirai qu'elle est favorable, j'ajouterais presque très favorable. On a des égards pour moi, on me parle aimablement sans rien exagérer. La soeur de M. K. est une personne d'un excellent caractère, très cultivée et sur laquelle on peut compter en tout temps. M. et Mme n'ont pas l'air mal ensemble, mais affectivement, comme je vous l'écrivais de Tomsk, l'intimité manque, ce qui enlève le charme de la vie de famille, reste la mère de M. K., personne fort à ménager à ce qu'il me semble. L'enfant a 10 ans, c'est une jolie et douce petite créature, intelligente et bien élevée. Sous ce rapport, je suis entièrement satisfaite. Que de fois je m'étais demandé avec des inquiétudes de jeune mère: Comment sera l'enfant? Effectivement, la question était importante, car je serai avec elle et rien qu'avec elle toute la journée, à part 2 heures de liberté. A 9 heures elle se couche. Est-ce hasard, est-ce l'habitude de la maison, mais une fois l'enfant au lit, ni hier, ni aujourd'hui, on ne m'a engagée à passer au salon; après le dîner, on m'a proposé d'aller prendre le thé, qui correspond au café noir. Alexandrine ne me suivant pas, il va sans dire que je n'ai pas fait long feu au salon. Quant au confort, il n'en manque pas, on n'est pas chez un propriétaire de mines d'or pour rien. La maison, extérieurement, est d'une grande simplicité d'architecture, mais l'intérieur est très bien, les domestiques nombreux, la table bonne, j'ai une jolie chambre claire avec une vue charmante. Les meubles un peu vieux et de provenance hétérogène, mais c'est déjà quelque chose d'être en possession d'un sofa et d'un fauteuil; le bureau sur lequel je vous écris, est un grand et beau meuble, l'armoire est vitrée, la glace, qui va du plancher au plafond, est trois fois plus haute qu'il n'est

nécessaire pour m'y mirer de la tête aux pieds; le lit par contre est bien dur, les Russes n'attachant que fort peu d'importance à cette partie si essentielle à mon avis, du mobilier. Et le pays ? Il ne présente pas les beautés des bords du Léman, mais il est pittoresque, des chaînes, des collines de la hauteur du Righi vaudois bornent la vue de tous côtés, le paysage est très mouvementé, le Jéniséï est un fleuve assez large qui coule précisément au pied de ces collines-montagnes.

Pour moi qui arrivais des tondras de la Sibérie, j'ai été ravie ce matin en découvrant tout cela, j'avais le coeur bien triste et cela m'a ragaillardie.

Chères tantes, cher oncle, je commence à me sentir bien fatiguée, je vais vous dire adieu. A propos. quand vous m'écrirez, ne faites pas d'allusions à ce que je vous ai dit de la famille; s'il est vrai qu'ils ont ouvert des lettres, ils seraient peut-être capables de supprimer ma correspondance propre à les irriter, et alors quelle privation pour moi ! Mais parlez-moi beaucoup de vous, du pays, dites-moi bien des choses tendres et donnez-moi des encouragements. Etant prévenue, je suis prudente, sans vouloir m'en donner l'air et sonde le terrain.

Sous le rapport pécuniaire, j'ai un contrat bien en règle et suis donc tranquille. Si la situation se maintient telle quelle, la vie sera vraiment très supportable, un peu monotone, mais je n'ai guère connu autre chose dans ma petite existence. L'Engsternalp seule a été un beau moment dans ma vie; c'est quelque chose de doux que le souvenir, c'est du moins ce qui me reste. N'oubliez pas votre petite exilée.

Lettre du 14 octobre 1883

Lettre à Julia et à Jeanne FROSSARD

Je vous écris du centre de l'Asie, bien loin de vous, n'est-il pas vrai ? Aussi ai-je plaisir à voir quelques souvenirs de vous autour de moi : mon album de photographies où vous figurez toutes deux, la boîte peinte de Jeanne, occupant avec d'autres bibelots du pays la place d'honneur sur mon bureau.

Vous dire comment je me plais ici : eh bien jusqu'à présent cela chemine, on est aimable avec moi et j'ai tout lieu d'être satisfaite de l'enfant qui est douce et avec cela des capacités et un zèle de bonne moyenne.

Cui on est aimable avec moi, mais toute cette politesse gracieuse et froide ne remplace pas le charme de l'intimité, et parfois je préférerais une bonne dispute avec l'une de vous deux où l'on s'en dirait de fortes à ces jolis sourires qui ne signifient rien et qu'on craint à chaque instant de voir disparaître. Mais quand on n'est pas né coiffé, il ne s'agit pas de dire j'aimerais mieux ceci, j'aimerais mieux cela, mais de marcher avec courage en avant pour accomplir sa destinée. La jolie prédication, vous allez croire, chères petites, que je cumule ici les doubles fonctions d'institutrice et de pasteur ! mais non, j'ai bien assez à faire sans pratiquer encore, théologiquement parlant.

L'enfant a deux heures par jour de leçons de maître, ces deux heures m'appartiennent, l'une je la garde, l'autre je vais l'employer à donner une leçon particulière à 1 fr.30 l'heure, ce qui me fera mon argent de poche (les montagnes de roubles sont restées, comme vous le voyez, au fond de la Broye !)

J'apprends le russe fort et ferme, mais cela n'est

1) Julie Riltener sa soeur 1864 - 1894

2) Jeanne Frossard sa cousine - germaine

pas facile, je vous assure, et après avoir rabâché d'interminables déclinaisons, je n'en sais pas plus qu'avant, tout danse dans mon pauvre cervelet d'oiseau. Je passe toutes les soirées seule dans ma chambre, une fois Alexandrine au lit, la grammaire russe, quelques bouquins français que l'on me prête, un peu de correspondance et les heures s'envolent bien vite. Que ferais-je au salon en trio avec M. et Mme. K., la conversation toujours prête à languir, je préfère ma solitude, d'ailleurs personne ne m'engage à la quitter.

A Krasnojarsk la vie est d'un calme complet, on ne fréquente pas le théâtre parce que les acteurs sont mauvais, le club parce que la jeunesse n'aime plus à danser, un rare échange de visites de politesse, d'invitations seulement deux fois par an, à Noël et à Pâques. Ce sont donc toujours les mêmes visages qui m'entourent. Mme. très vive et très occupée, M., excessivement tranquille qui ne sait pas le français et rarement même prononce un mot en russe; aux repas apparaissent la mère de M. qui ne sait pas le français et Melle. Eudoxie sa fille qui m'est vraiment sympathique, mais avec laquelle je n'ai rien à faire directement, J'ai entendu dire que la dernière institutrice ici avait eu des difficultés de paiement, qu'à son départ en guise de tracasserie on l'avait fait suivre en l'accusant d'un vol de confitures, et qu'enfin on lui avait supprimé ses lettres pendant 6 mois. Donc, lorsque vous m'écrirez (et comme je me réjouis à la pensée que je vais bientôt recevoir de vos nouvelles) ne faites pas d'allusion aux K., qui puissent leur être désagréable, car sans lettres du pays je languirais.

Ce qui me donne un peu de courage, c'est que d'après ce que j'ai entendu raconter de la dite institutrice, il me semble qu'elle avait moins de poigne que moi; il est vrai qu'ici sans savoir le russe, on ne peut bouger et même alors les K., étant les personnes les plus riches

de la ville, ils sont aussi inattaquables que le tsar lui-même.

La vie est confortable, on mange beaucoup et bien. Le déjeuner vers 9 heures, le lunch à 11 h.1/2, le dîner à 4 heures, et le thé avec des pâtisseries le soir. J'ai une peur atroce d'engraisser, car dame ! Ce n'est pas économique, il faut transformer ses robes. La maison n'a pas d'apparence extérieurement, elle est basse (le rez-de-chaussée, et un seul étage), mais on est tout étonné comme elle est vaste à l'intérieur. Le salon est immense, avec deux pianos, un grand luxe de peintures, de glaces, de verdure, quant aux meubles leur plus grand mérite est leur légèreté. Le cabinet de travail de M. K., sert de petit salon, c'est là que nous prenons le thé après le dîner (au lieu de café noir). La salle à manger est une grande pièce blanchie à la chaux, les chaises en bois sont raidement appuyées à la muraille, pas de meubles élégants, le dressoir est tout ordinaire. Je me trouve fort bien dans ma chambre, les chaises de toutes provenances, le fauteuil et la chaise-longue couverts de housses, mais cela ne les empêche pas d'être très confortables, le bureau sur lequel j'écris est un fort beau meuble, l'immense glace qui va du plancher au plafond et dans laquelle je pourrais bien me voir 3 fois dans toute ma petite longueur, l'armoire vitrée où je serre mes habits me permettent de m'admirer sous toutes les faces et de surveiller le progrès de ma croissance en largeur. Ici, l'usage des rideaux blancs petits ou grands est inconnu; en revanche tous les devants de fenêtres sont garnis de pots de fleurs, et j'ai en ce moment des primevères et des géraniums en pleine floraison, ce qui donne à cette pièce un air de gaieté. Les murs sont garnis de belles peintures, une odalisque accoudée, une vieille toile hollandaise représentant une grand'mère qui enseigne à lire à sa petiotte, un joyeux bandit qui va avaler son gobelet de vin, un beau Christ en larmes à côté d'un joli minois de fillette, deux petits paysages; vous voyez que rien n'y manque. A côté de

la dite chambre se trouve le cabinet où je couche, le lit, la commode, la toilette, une grande armoire, en forment le mobilier. On m'a donné tant de place pour mettre mes effets que je pourrais aisément caser un trousseau trois fois grand comme le mien. Le lit, dame ! c'est pas sur un sommier à ressorts ! Le matelas bien ferme et pas tendre posé sur les traverses de bois c'est tout ; mais sous le rapport du lit je ne me suis jamais laissé bien dorloter et dors ici même mieux qu'à P. (ce qui n'est pas beaucoup dire vu que je passais la moitié de la nuit en insomnies). La maison est pleine de domestiques, de chevaux et de chiens ; la famille a ses vaches afin d'être sûre que le lait n'est pas falsifié, tout se fait chez nous (tiens je tourne au communisme). On boit tous les jours son petit verre de Bordeaux ou de Château-Yquem et l'on fait quotidiennement sa petite promenade en voiture ; mon élève et moi nous avons notre équipage à nous deux, notre cocher à longues moustaches et à long caftan et notre cheval pur sang. Ces dames font de temps en temps de petites parties de plaisir, par ex. : Melle. Eudoxie et ses 3 soeurs traversent la moitié de l'Asie, toute l'Europe, s'embarquent au Hâvre, visitent l'Exposition de Philadelphie et poussent une pointe jusqu'à Francisco ! Et puis on revient, rien que ça !!

C'est gentil les mines d'or ! Si vous en découvrez une dans la forêt des Echesbys, avertissez-moi charitablement ! Ces dames à l'ordinaire sont très simplement mises, les dimanches et jours de fêtes très nombreux, elles s'habillent très bien, chaque fois quelque chose de nouveau, puis dans le milieu de la journée déjà remettent la toilette qu'elles ont identiquement toute la semaine, sans même changer de noeud de ruban. Mon élève, fille unique de ces millionnaires me disait aujourd'hui avec un sourire satisfait qu'elle portait la même robe depuis 3 ans, et pourtant il faut si peu d'étoffe pour chiffonner une enfant de 10 ans. Vous pouvez croire combien, avec mes goûts d'économie, cette simplicité me botte ! il va falloir

cependant m'acheter une fourrure que je choisirai d'accord avec mes principes. Je compte tous les jours sur la pointe des doigts combien il me faudra de temps pour faire fortune et je vois que cela n'ira pas vite.

Je viens de bavarder avec la bonne d'Alexandrine qui fait chez moi l'office de femme de chambre. Vous pouvez, mes chères belles, vous imaginer la conversation ! J'appelle votre admiration sur l'adresse de l'enveloppe que j'ai écrite toute seule, sans aucune direction; une seule fois j'avais prié Mme. d'écrire l'adresse pour moi, mais elle le fit avec tant de récriminations que je me suis promis de régler cette petite chose là moi-même à l'avenir. Rien n'y manque jusqu'au titre pompeux de Julia fille de Jules qui remplace notre Mademoiselle. Le mot Pummenepr représente Rittener, on ne s'en douterait guère. Rien d'amusant comme l'interpellation cérémonieuse de Mme. K. à son mari : Alexandre fils de Pierre prendrez-vous du rôti ? ou la réponse non, merci Catherine fille de Michel. Il est vrai que cela se dit en deux mots : Alexandre Petrovich, Catherine Michalna [Michalovna ?]

Si tu veux te représenter ta cousine, chère Jeanne, après les leçons, tu peux t'imaginer qu'elle est assise à l'un des bouts de sa chaise longue et Choura à l'autre extrémité, toutes deux puisant à même d'un sac de noisettes qu'elles croquent avec les dents. Les dites noisettes sont la graine cachée dans les écailles des cônes de cèdres de Sibérie (nous avons des forêts de cèdres ici, Mesdemoiselles), cette graine est de la grosseur d'un petit haricot, sous l'enveloppe ligneuse qu'un léger coup de dents suffit pour briser, se trouve quelque chose avec un fin goût de noisettes. C'est toute une étude d'arriver à briser justement et adroitement ces noisettes, si l'on fait mal la chose elles perdent complètement leur goût. On les désigne sous le nom d'éloquence de la Sibérie, car en Société lorsqu'on ne sait plus que dire, chacun commence à croquer sa graine.

Vous voilà bien informées sur ce que je fais ici, une autre fois je vous décrirai mon voyage au long, comment

je dormais à la belle étoile par le gel dans mon tarantas^s découvert et faisais des rêves d'ange dans lesquels Mélanie (dites-le lui Julia) jouait le premier rôle. Pourquoi je l'ignore. J'ai écrit à Julia de Tumène, j'ignore si mon grimoire lui est parvenu. Halte de 30 heures chez des paysans pleins de vermine, le soir on prenait son manteau, on l'étendait par terre et voilà le lit fait. De là onze jours de bateau à vapeur, plus qu'il n'en faut pour aller en Amérique, nous débarquions à Tomsk. De là ici, 4 fois 24 heures en tarantas^s et j'avais bien assez pour laisser ma patience de ces bousculades qui vous arrachent les entrailles.

Et me voilà, me voilà dans un charmant pays, ne vous en déplaise, le Jéniséï un large fleuve aux eaux bleues et profondes et des petites montagnes à l'autre rive, qui s'abaissent en pente douce. Voilà que je griffonne, c'est que j'ai la main lasse et la tête aussi, il est grand temps d'aller se coucher. Chère Julia, nous voilà seulement au 14 octobre et pourtant tous mes voeux à l'occasion de ton anniversaire te parviendront trop tard, quelle distance !

Depuis que j'ai quitté la maison, je ne sais mot ni de vous, ni des H., près de 2 mois ! il aurait pu se passer bien des choses, pas de tristes je l'espère, mais de gaies. Supposons que tu aies un joli fiancé !

24 octobre 1883

Ma chère tante,

De crainte que tu ne t'inquiètes à mon sujet, je vais vite t'adresser quelques lignes pour te dire que je continue à me trouver très bien ici et que j'ai toute espérance que les choses continueront sur ce pied.

Hier, j'ai beaucoup souffert d'une migraine dont je ressens encore les suites aujourd'hui, c'est pourquoi je ne serai pas longue. Je n'ai d'ailleurs rien à vous conter sur ma petite vie toute tranquille et occupée. J'avance assez dans la langue russe, je sais lire en annonçant et écris sans trop de difficulté, ici et là je saisis des bouts de conversation lors même qu'il n'y a pas plus d'identité entre le polonais et le russe, qu'entre le français et l'italien, même moins encore; cependant en Pologne¹ je me suis fait l'oreille aux sons slaves, ce qui est déjà un grand avantage.

Je sors tous les jours en voiture avec Choura, un véritable plaisir, car le pays est très pittoresque, tout entouré de montagnes pas très élevées, mais bien découpées; le Jénisséï a de belles eaux bleues, et ce tableau vu par un soleil brillant, sous le ciel vapoureux du matin, se présente fort bien. Nous avons eu des journées très douces; maintenant l'hiver commence, hier, il y avait 10° au-dessous de 0, plus tard nous en aurons jusqu'à 35°. Mais comme je préfère un froid bien vif à une chaleur accablante ! les appartements sont confortablement organisés et chauffés à point.

Ici on ne voit pour ainsi dire personne, il n'y a de grandes invitations que 2 fois par an, à Noël et à Pâques, cela a bien du charme sous différents

1) En 1879, elle séjourna à Posen (Poznan), à 17 ans :

rapports: d'abord on a des soirées bien calmes, puis (et c'est aussi là une raison de 1er ordre) on n'est pas tenu d'être toujours en grande toilette.

Je suis très contente de mon élève, une gentille petite fille bien franche et élevée dans de bons principes, elle sait qu'elle doit m'obéir et me respecter et n'a aucune de ces prétentions que tant d'enfants nourrissent contre leurs institutrices. " J'aime tellement mes gouvernantes " me disait-elle un jour.

Je donne pour 15 rb (roubles) par mois de leçons particulières, si je puis en avoir encore quelques-unes de plus, cela fera pour mon argent de poche. Par ex : elles sont à un prix excessivement bas, 1/2 r. l'heure; à part les K. il n'y a pour ainsi dire personne de riche. Un grand incendie qui a dévoré presque toute la ville, il y a 2 ans, a appauvri beaucoup de monde.

14 décembre 1883.

A sa famille,

Ma petite est couchée et me voilà en train de vous écrire quelques lignes avant d'aller moi-même aussi faire dodo. Je n'ai rien de neuf à vous conter et ce n'est absolument que pour le plaisir de m'entretenir un moment avec vous en pensée que j'ai pris la plume.

En fait de nouvelles de l'extérieur, je suis désolée de ne pouvoir même vous informer que nous avons de la neige, car il n'en est pas assez tombé en tout cette année suffisamment pour enterrer un cousin *paillé*, entendons-nous ! La température est excessivement douce, 6 à 8° en dessous de 0°, et souvent le soir entre 10 et 11°. Mme. K. vient me relancer dans ma chambre pour aller flâner en famille dans les rues. Flâner est le vrai mot, car nous allons d'un pas tranquille, nous arrêtant à chaque instant pour parler, pour rire ou faire des absurdités avec Zorinka le chien favori de la maison. Pas question de loups vivants, ... ou en velours, on marche le visage découvert. L'autre soir, j'ai eu le spectacle d'une fort belle aurore boréale, le ciel présentait le même aspect qu'au moment du lever du soleil, des teintes d'or, de pourpre et d'un vert tendre qui finirent par se confondre en une nuance uniforme d'un rose doux et lumineux. La lune brillait en même temps de tout son éclat et rien de fantastique comme l'église blanche aux coupes vertes toute éclairée par le double reflet rose et argent. Cela dura vingt minutes.

Dimanche dernier, j'étais au concert, suivi d'une soirée dansante publique et hebdomadaire. Les belles s'y rendent en robes d'étoffe montantes et foncées. Un ami des K. m'a présenté deux jeunes officiers imberbes et gamins qui m'ont engagée à danser. Mais quel drôle d'usage dans ce pays ! le cavalier fait un tour de salle seulement avec

1) forme grammaticale ancienne.

sa dame, puis elle passe dans les bras d'un autre, et ainsi de suite, sans fin ! Faire une danse entière avec la même demoiselle, ce serait le compromettre au dernier point ! voilà une pruderie que je n'ai trouvée que chez les Russes, le peuple qui passe pour le moins prude de l'Europe. Le va et vient perpétuel d'une paire de bras à une autre m'ont bien vite lassée, et les danseurs, tout à leur art, ne parlant pas, je préférerais regarder et admirer la souplesse, la grâce de ces Slaves, vrais fils de Terpsychore. Ils dansent avec un feu extrême, enlevant ainsi à la valse son caractère de langueur et au quadrille tout son cérémonial, mais on le leur pardonne volontiers. La galanterie, par ex: n'est point ici à l'ordre du jour. On engage sa dame sans cérémonie, au lieu de lui offrir le bras, on la prend tout de suite par la taille et le tour sacramental achevé, on l'abandonne n'importe où. Mme. K. me disait qu'il y a 20 ans, on s'occupait ici beaucoup plus du beau sexe, mais que le culte chevaleresque est déjà tombé en désuétude. Dimanche, j'irai sans doute au théâtre, car sitôt qu'il y a quelque chose à voir ou à entendre, je suis toujours de la partie.

Voilà pour les nouvelles de l'extérieur.

Si je passe à celles de l'intérieur et plus directement à moi, je suis heureuse de pouvoir vous apprendre que je me sens toujours mieux et j'ai tout lieu de croire que cela continuera. L'institutrice qui m'a précédée ici était une personne enfant sans éducation, sans caractère. Avec moi il paraît que l'on sait du premier coup d'oeil que j'ai de la poigne, c'est du moins ce que l'on m'a dit chez mes amis suisses à Pétersbourg, à Jekaterinebourg et à Tomsk. La femme de chambre me contait que Melle. Granicher (la dite institutrice) était follement jalouse de la fortune des K. et jetait par la fenêtre jusqu'au dernier sou de ce qu'elle amassait pour rivaliser d'élégance en fait de toilette avec ces dames qui la trouvaient naturellement fort ridicule. Quant à moi, loin d'être jalouse des millions des K., je

leur en souhaiterais de bon coeur dix fois autant, pourvu qu'ils augmentent mes appointements en proportion et je ne vise qu'à la plus stricte économie. Je n'ai d'ailleurs qu'un but: me créer le plus tôt possible une position indépendante, avoir un nid à moi, près de vous, c'est l'ordre de la nature que chaque oiseau ait son nid, les coucous il est vrai se contentent de ceux des autres, mais je ne suis point un coucou.

J'ai reçu mes appointements sans difficulté et M. K. a déposé pour moi à la banque une somme de près de 800 fr.; je compte d'ici à un mois en placer de nouveau une centaine. Il paraît que de faire parvenir en Suisse une somme par lettre de change revient assez cher, je me déciderai donc à n'envoyer des fonds qu'au bout d'un an.

Que c'est donc ennuyeux de penser constamment à ses vieux jours, à des maladies possibles, des accidents imprévus, je maudis cette destinée de capitaliser; j'irais au bout du monde si je savais y avoir de plus belles chances qu'ici et agir non comme ma sotte raison le veut, mais comme mon coeur le désire. Et cependant je n'ai à me reprocher aucune pusillanimité, il me semble, je n'ai reculé devant rien, même sur la route de Tomsk à Kras. où, entrevoyant l'avenir le plus sombre, je me résignai courageusement à souffrir et à lutter. Mais pourtant que je suis mécontente de moi-même en songeant que je ne puis rien faire pour vous qui avez toujours été si bons pour moi.

Les fêtes de Noël et de la Nouvelle Année sont à la porte, encore bien plus rapprochées pour vous que pour moi, lorsque cette lettre vous parviendra vous aurez déjà vécu plusieurs jours en 1884. Laissez-moi vous répéter encore tous les voeux chaleureux que je forme pour que cette année vous apporte beaucoup d'instantanés heureux. Mon coeur se serre en songeant à l'éternité qui s'écoulera avant que nous puissions célébrer réunis

une fête de nouvelle année. Adieu, adieu ! je vous aime et vous embrasse tendrement. Ecrivez-moi à coeur ouvert, je suis parfaitement sûre maintenant qu'on ne touchera pas à vos lettres.

Encouragez Julia

à poursuivre ses études, cela ne l'empêchera pas de trouver un mari, si c'est son sort, sinon elle fera bien de me rejoindre.

1) Julie Rittener sa soeur 1864 - 1894

21 janvier 1884.

Lettre à une amie d'études non identifiée.

Ma chère Jeanne,

Permettez-moi de vous donner ce nom et ne faites pas davantage de cérémonies à mon égard, je vous en prie.

J'ai été bien touchée du bon souvenir que vous m'avez conservé, d'autant plus que je m'imaginai que l'on m'oublierait une fois exilée jusqu'à l'autre bout du monde, sous le même méridien que Calcutta ! On a donc beau dire que les proverbes sont la sagesse des nations, ils ne sont pas toujours vrais, du moins celui de " loin des yeux, loin du coeur " ne s'est-il pas réalisé pour moi.

Tout ce que vous me racontez de cette bonne ville de Neuchâtel m'a bien intéressée, vous pouvez le croire, il n'est guère de jour où je n'aie fait un voyage jusque dans vos parages. Il me suffit pour cela de revêtir une robe du vieux temps, de fermer les yeux et me voilà galopant à bride abattue sur la route du pays natal. Ce trajet qui se fait en un peu moins de 5 semaines en employant tous les moyens de transport que la civilisation européenne et la civilisation asiatique ont mis au service des voyageurs, est singulièrement raccourci pour les vaillants cavaliers qui ne craignent pas d'enfourcher Pégase.

Vous ne me dites pas, ma chère Jeanne, qui vous a donné mon adresse, j'eusse été fort curieuse de le savoir.

J'ai votre gentille lettre sous les yeux et comme vous m'y posez bon nombre de questions, je m'en vais vous répondre d'après l'ordre dans lequel vous me les faites.

J'ai eu le plaisir et l'épouvante d'être interrogée aux examens d'état par M. John Clerc, vous savez que je n'ai pas brillé à la géographie théorique, en revanche sur la pratique, je songe avec fierté que j'en pourrais sans doute remontrer à M. J. Clerc lui-même. Pour le moment, je ne m'occupe guère de littérature, j'ai passablement d'occupations et je consacre mon temps libre à l'étude hérissée de difficultés de la langue russe, au piano, et dans les heures de lassitude à une lecture facile. Il faut avoir beaucoup de temps disponible pour se mettre sérieusement à écrire, puis la vie ici est assez agréable, assez gaie, mais sans être accompagnée d'aucunes circonstances un peu romanesque; voilà les défauts de la cuirasse.

J'habite sur le fleuve Jéniséï, à quelque distance des monts Sayousk dont certaines ramifications s'étendent jusque dans cette contrée qui est montagneuse, d'un aspect assez sauvage et agréable à l'oeil. Le Jéniséï est un fleuve très large, bordé sur la rive opposée à celle que j'habite, de chaînes de montagnes qui rappellent le Jura, par la hauteur, mais qui sont plus déchirées, de formes plus variées et plus fantastiques, ce qui a donné lieu à plus d'une légende tartare dans lesquelles les géants sont censés avoir élevé ces singulières sommités.

Je n'ai qu'une seule élève qui va sur ses douze ans et sera bientôt aussi grande que moi; je ne lui enseigne que le français, la musique et plus tard l'allemand; un professeur du collège et le directeur de l'école normale de Krasnojarsk viennent lui donner des leçons à la maison. Les parents tiennent beaucoup à ce qu'elle devienne une jeune personne instruite et qui fasse honneur à la famille. C'est une bonne fillette qui m'est attachée et est en général obéissante, excepté lorsqu'elle se met en tête de jouer à l'enfant gâté! Mais comme les institutrices n'ont jamais eu affaire à des anges, qu'elles ne sont pas bien sûres d'en avoir été

elles-mêmes dans leur enfance, je vous dirai qu'en somme, je ne me trouve point du tout mal partagée avec cette enfant.

Voici comment j'ai passé les fêtes : le jour de notre Noël¹ j'ai donné mes leçons comme à l'ordinaire, le plus grand calme régnait encore ici; j'ai passé la veille de l'an dans ma chambre, causant tranquillement avec Mme K., occupée, chacune d'un ouvrage à l'aiguille, à minuit M. K. et sa soeur, une aimable demoiselle de 37 à 40 ans, ont heurté à la porte pour me présenter leurs voeux. J'ai passé avec Mme. dans un petit salon où nous avons bu du Tokay et ri de meilleur coeur. Jorinka, mon chien favori a dû aussi, sous prétexte de boire à ma santé, avaler un petit verre de Tokay, c'est vous dire si nous faisons les enfants. Le dimanche qui suivit (6 janvier) était ici jour de Noël,² nous avons passé la soirée chez le gouverneur du Jéniséï, chez lequel, par parenthèse, je donne chaque jour une leçon. Il y avait arbre de Noël, grande fête d'enfants dont quelques-uns étaient des bijoux à croquer, vrais types de vignettes anglaises. Le surlendemain, 10 h. du soir sonnent à la pendule, Melle. K. me dit... bonne nuit, du moins je pense que c'est ainsi que vous achèverez ma phrase, mais point du tout, elle me dit: " Pouvez-vous faire toilette en une demi-heure ? " Mais certainement. " Eh bien, dans ce cas, allons nous habiller et je vous emmène au bal ". Ainsi dit, ainsi fait. Nous partîmes pour le club où nous restâmes jusque près de 3 h. et où je m'amusai beaucoup, quand même c'est plus de mon goût chez nous qu'ici. Imaginez-vous qu'il n'est pas reçu en Russie qu'un cavalier fasse plus d'un tour de danse avec une demoiselle. On risque ainsi continuellement de faire tapissier et il n'y a nul moyen d'engager une conversation, ce qui est pour moi le plaisir de société par excellence. Le surlendemain on m'emmène à une soirée littéraire où des amateurs lurent à tour de rôle des fragments

1) Selon notre calendrier, le calendrier grégorien
2) Selon le calendrier julien en usage en Russie jusqu'à la révolution.

55

des oeuvres les plus célèbres de Tourgueniev, je fis de mon mieux pour comprendre, je réussissais même à saisir des passages entiers suivis d'autres passages aussi incompréhensibles que de l'hébreu, ce qui m'agaçait au dernier point. Le surlendemain, vendredi 11 janvier, j'aidai à faire la toilette de l'arbre, vrai géant qu'on habilla avec une profusion qui sentait les mines d'or. Le 12, soir de Sylvestre, l'arbre fut illuminé, il y avait bal costumé d'enfants, j'ai reçu une charmante broche qui représente une branche en or couverte de perles en guise de rosée. La soirée s'est prolongée très tard, à minuit de nombreux invités se sont souhaité mutuellement et ont souhaité à leurs hôtes une heureuse année, tout ceci les verres de champagne s'entrechoquant gaiement. Lundi 14, pendant le dîner, Mme. K. m'a demandé si je voulais me déguiser et aller à un bal costumé qui avait lieu le soir même. L'idée me parut assez drôle, on me prêta un costume de Petite Russe, consistant en une jupe de couleur foncée brodée au bas avec des laines de vives couleurs, une chemisette aux manches très larges qu'on retrousse au-dessus du coude, un tablier brodé du haut en bas et une large et longue écharpe en soie de couleur; on natte les cheveux que l'on noue avec des rubans ou que l'on couvre à volonté avec un mouchoir de couleur. Pour la première fois de ma vie, je m'affublais d'un masque et nous partimes. Mme. K. qui est de l'humeur la plus tranquille du monde et ne sort guère de chez elle, n'était pas déguisée, elle m'avait confiée à des connaissances avec lesquelles je pourrais circuler dans la salle destinée aux masqués. N'ayant jamais été à un bal masqué, j'étais curieuse de connaître quelle espèce d'impression un semblable bal produirait sur moi. Chacun ayant un masque, je trouvais l'aspect du bal à la fois gai, triste qu'au funèbre, effrayant. Un prétendu Tartare, plus grand, plus fortement taillé qu'Hercule lui-même, j'en suis sûre, m'engagea pour le quadrille; il y avait

foule, jamais je ne m'étais trouvée au milieu d'autant de monde, j'avais des airs de poule effarée, m'embrouillai dans le quadrille que les Russes dansent, il faut le dire, avec un brio incomparable, si bien que mon Tartare dut me répéter plusieurs fois: allons, allons, petite, prends garde à toi. Ce tu familier ne me revenait guère. Au deuxième quadrille pourtant je me sentais déjà plus dégourdie, je me dis qu'après tout je n'étais pas venue là pour mourir de peur, mais pour y faire des observations et je commençai sur le champ. Ce qui m'amusa, ce fut de comparer les choix des costumes d'ici avec les costumes qu'on porterait chez nous à pareille occasion: costumes de paysans français ou suisses, d'italiens ou de tyroliens, d'espagnols, en un mot de nos plus proches voisins. Ici on s'habille aussi à la mode de ses plus proches voisins: ce sont des costumes de Grands Russes et de Petits Russes, de Tartares, de Chinois, de Samoyèdes, de Persans; un officier de Cosaques, gai personnage s'il en fut, s'était déguisé en Juif polonais et exécuta avec des amis une danse juive du temps du Talmud qui fit rire aux larmes les spectateurs. Je regardais ce Juif avec sympathie, car considérant les distances depuis ici, il me semble qu'il est aussi simple de passer de Payerne à Varsovie, que de passer du salon à la salle à manger.. Deux jours et deux nuits de chemin de fer, plaisanterie pour qui a couru les grands chemins 5 semaines sans interruption. Je suis restée au bal jusqu'à 4 h., c'était donc le 14 janvier.

Mme. K. le 16 m'offre un costume de Belle de Jour qu'elle avait cousu elle-même pour un bal qui avait lieu le soir: jupe de satin rose, grandes feuilles vertes en guise de tunique, un petit garibaldi de tarlatane blanche rayé de rose et de grosses fleurs de Belle de Jour en guise de manches et de chapeau. Le 18, j'allai à un autre bal, en blanc, avec le frère de M. K. et sa femme. Le 19, je dormais en donnant la leçon à mon élève; la

57

leçon terminée, Mme. K. demande tranquillement : Quel costume porterez-vous au Carnaval, Mademoiselle ? Oh Madame, m'écriai-je avec désespoir, je n'en puis plus, laissez-moi souffler ! Ne vous inquiétez pas, me dit-elle, en souriant, d'ici au Carnaval vous pouvez espérer près d'un mois de calme. Je voulais le dimanche faire la grasse matinée, j'avais compté sans mon favori Zorinka qui couche derrière ma porte et jugeant que j'avais assez dormi, entra tout carrément et posa sa patte sur ma tête, alors qu'il n'était pas encore 9 h. Je m'habillai et sortis, tout dormait encore, bien m'en prit, car il faisait bien beau sur le Jéniséï, vraie mer de glace hérissée de glaçons, toute rose sous les premiers rayons du soleil. Je me promenai 2 h. sur ce beau miroir poli. Je passe pour très courageuse d'oser ainsi m'aventurer toute seule dans un pays de brigands, mais j'y suis déjà faite. Imaginez-vous que le gardien attitré de la maison, qui fait sentinelle toute la nuit avec ses chiens, pour nous garder contre les voleurs et qui m'a escortée combien de fois, ma main dans la sienne, dans des courses nocturnes où je ne voyais goutte, imaginez-vous enfin que cet homme de confiance par excellence est un assassin que l'on a déporté ici !!! Je ne sais rien de plus étonnant que cette chose-là. Le jour de l'an (le nôtre), je pris un fiacre pour me promener en traîneau. On m'a conseillé de ne pas le refaire, car je l'avais échappé belle. Il paraît que les cochers de fiacre ont ici l'habitude, peu encourageante pour les promeneurs, de les assassiner lorsqu'ils portent une fourrure ou quelque objet de valeur. En fait, de bêtes féroces, on n'en voit qu'à la chasse et chez quelques particuliers qui gardent des ours à la chaîne sans même les museler. Entrant dernièrement à l'improviste dans une cour, je me suis trouvée en présence de 3 jeunes Mani qui s'envenaient courant et grognant me souhaiter la bienvenue. Grand merci !

Mais adieu, ma chère Jeanne. Acceptez une

58

Lettre à M. Jules FROSSARD, oncle d'Olympe.

vigoureuse poignée de mains de camarade et mes vœux
de bonne année et avant tout d'heureux examens.

Yousoume Youla, le 5 juillet 1884.

Mon cher Oncle,

Voilà la première lettre que je t'adresse
directement, mais j'ai écrit quelquefois à Jeanne (fille
de Jules F.) et il va sans dire autant pour toi que pour
elle.

J'habite ici en plein pays tartare, pas loin
de la Mongolie, dans l'une des ramifications des monts
Sayanak. Le paysage est pittoresque, on y trouve de tout :
des sommets dans le genre de celles du Jura, des forêts,
des prairies émaillées de fleurs et des steppes couvertes
d'une herbe jaunie, rare, qui laisse voir la terre partout.
La pluie a manqué ce printemps, la neige est hiver, une
invasion formidable de mulots a achevé le reste; rien de
triste comme cette steppe où n'apparaît pas d'arbres,
pas le moindre buisson même à des limes à la ronde; les
sources sont si rares que la moindre rigole porte un nom,
que messieurs les Tartares choisissent, car ils règnent en
maîtres ici sans partage.

Il y a un an aujourd'hui j'étais à Genève
pour terminer avec Mlle Cougnard, chargée tu t'en sou-
viens peut-être des pouvoirs de la famille Koujanetsoff.
C'était un coup hardi que de prendre son vol de si loin,
mais je suis à l'heure qu'il est fort contente que l'é-
nergie ne m'ait pas fait défaut au moment de prendre
cette grave résolution. Il y a ici comme partout de nom-
breux mauvais jours, mais il y en a aussi de bons, de
fort bons, et tant de choses nouvelles à voir ! Je ne
vais pas commencer à t'en entretenir, car je n'en finirais
pas de longtemps, mais je me propose d'écrire encore un
petit manuscrit à l'usage de mes amis sur les curiosités

59

Lettre à M. Jules FROSSARD, oncle d'Olympe. ¹

Youssoune Youla, le 5 juillet 1884.

Mon cher Oncle,

Voilà la première lettre que je t'adresse directement, mais j'ai écrit quelquefois à Jeanne (fille de Jules F.) et il va sans dire autant pour toi que pour elle.

J'habite ici en plein pays tartare, pas loin de la Mongolie, dans l'une des ramifications des monts Sayousk. Le paysage est pittoresque, on y trouve de tout : des sommités dans le genre de celles du Jura, des forêts, des prairies émaillées de fleurs et des steppes couvertes d'une herbe jaunie, rare, qui laisse voir la terre partout. La pluie a manqué ce printemps, la neige cet hiver, une invasion formidable de mulots a achevé le reste; rien de triste comme cette steppe où n'apparaît pas d'arbres, pas le moindre buisson même à des limes à la ronde; les sources sont si rares que la moindre rigole porte un nom, que messieurs les Tartares choisissent, car ils règnent en maîtres ici sans partage.

Il y a un an aujourd'hui j'étais à Genève pour terminer avec Melle Cougnard, chargée tu t'en souviens peut-être des pouvoirs de la famille Kouznetzoff. C'était un coup hardi que de prendre mon vol de si loin, mais je suis à l'heure qu'il est fort contente que l'énergie ne m'ait pas fait défaut au moment de prendre cette grave résolution. Il y a ici comme partout de nombreux mauvais jours, mais il y en a aussi de bons, de fort bons, et tant de choses nouvelles à voir ! Je ne vais pas commencer à t'en entretenir, car je n'en finirais pas de longtemps, mais je me propose d'écrire encore un petit manuscrit à l'usage de mes amis sur les curiosités

1) Jules Frossard (1835 - 1909) industriel, propr. de la Manufacture de tabacs Frossard à Payerne, ex-belletrien

de ce pays. J'ai visité un hameau tartare (oulous dans leur langue) sur mon passage ici, d'ailleurs j'ai des occasions quotidiennes de les étudier. Si seulement je pouvais apprendre leur diabolique de langue, elle ressemble en plus guttural encore si possible au berner Tutsch. Pour oui, ils disent ja. C'est le seul et unique rapport de mots entre leur langue et la langue allemande. C'est eux-mêmes qui ont baptisé la campagne de M. K. du nom de Youssouïne Youla. Cette campagne est située à 3 jours en bateau à vapeur et 24 heures de tarantass de Krasnojarsk, et les Eschesbys qui paraissent presque décentralisés ! Mais les Sibériens sont habitués à avoir pour ainsi dire l'infini devant eux, et tout ce qui est borné ne leur semble jamais trop éloigné. A soixante ^{lieues} ~~lieues~~ à la ronde n'habitent que des Tartares, c'est-à-dire que nous ne voyons âme qui vive, heureusement que je suis d'accord avec Cicéron que " Nullam vitam puto feliciorem esse quam eam agris colentibus " ; il est vrai qu'ici on ne peut faire rigoureusement l'application de cette belle phrase, puisque on ne cultive rien du tout excepté quelques melons et de la salade: la nature se charge du reste, les nomades s'en remettent à ses soins, ils sont désespérément paresseux.

Le manger, le dormir, le boire, la promenade, un peu de leçons, remplissent le jour, nous sommes arrivés ici il y a environ quinze jours et nous en avons encore pour 3 mois. Il est tard, minuit tout de suite et je suis joliment fatiguée et pour cause. J'avais conté à Mme. K. qu'aux Eschesbys je montais à cheval et que j'aimais beaucoup cet exercice. Je n'ajoutais pas sur quelle espèce de coursier je me livrais à mes exercices d'équitation et que surtout je ne m'y étais plus essayée depuis une dizaine d'années. Or, hier, voilà que pendant que nous dînions, elle m'annonce à ma stupéfaction qu'elle va aller se promener en voiture et qu'elle a fait seller pour moi un cheval afin que je puisse l'accompagner. Tableau ! tu peux t'imaginer, cher oncle, la binette que faisait

1) Citation approximative : O.R. cite de mémoire

ton aimable nièce. Pourtant je ne voulais pas revenir en arrière sur ce que j'avais dit, mais j'objectais vivement qu'il me manquait un habit de cheval. Qu'à cela ne tienne, dit Mme. K., je vais vous en envoyer un. Cinq minutes après la femme de chambre m'apportait une paire de pantalons bouffants en drap, à la façon de ceux des Turcs, bien que moins longs, une chemisette de foulard rose, un paletot à parements ouvert en coeur, une ceinture d'étoffe voyante, une paire de bottes et une casquette. Cela remonta un peu mes esprits, je m'imaginai que dans cet accoutrement j'aurais quelque chose d'héroïque. Hélas ! quand mes regards tombèrent sur une glace, j'eus la douleur d'être condamnée à me pâmer de rire sur mon aspect burlesque: vu la petitesse de ma stature et le peu de sveltesse de ma taille, je me trouvais ressembler à s'y méprendre à l'illustre Sancho Pança. On m'amène le cheval sellé comme pour un homme et me voilà à califourchon. Le coeur me battait bien fort et je maudissais mes fanfaronnades. Mme. K. monta en voiture et ma bête, sans se faire prier, partit au trot allongé. Je perdus complètement la carte, mes pieds lâchèrent les étriers, ma monture que je ne conduisais pas, tout occupée que j'étais à me cramponner aux rênes, me cognait à tous les arbres. Comment je n'ai pas été lancée, je n'y comprends rien. Mme. K. eut pitié du malheureux Sancho Pança et fit mettre sa troïka à l'amble. Au bout d'une demi-heure sans doute, nous arrivâmes à notre but, je fus bien contente de descendre de mon coursier et de m'étaler sur l'herbe fine d'une clairière (de bois) à l'ombre de grands mélèzes. On trouve ici des fleurs charmantes, à l'état sauvage. Les bouquets sibériens réjouissent l'oeil par la variété et l'éclat des couleurs. Les pivoines, les reines marguerites, les iris, les narcisses, se cueillent dans les champs à la brassée. Une fleur charmante est le cypripedium dont l'une des pétales forme en se recourbant une jolie coupe digne de servir au nain Obéron lui-même. Je compte bien faire un herbier où je recueillerai force plantes, les

unes qui surprendront par leur nouveauté, d'autres qu'il sera intéressant de comparer à la flore suisse, mais c'est pitié de songer que sous la presse, ces fleurs délicates vont perdre leurs couleurs et leurs formes.

Sancho Pança par cette digression s'est écarté du récit de ses exploits. Patience, cher lecteur, il y revient tout de suite. Quand se fut assez rassasié de se rouler dans l'herbe, de humer l'air frais, de guigner le ciel bleu à travers les voûtes de verdure, Sancho Pança remonta en selle ragailardi et si bien ragailardi, qu'en-nuyé d'attendre les autres forcés d'aller au pas à cause des montées incessantes, il lança son cheval au trot et arriva 10 minutes avant la compagnie à domicile, fourbu et moulu, il faut l'avouer. Aujourd'hui le brave Sancho a refait la même course dans le même accoutrement et s'est tiré à honneur de l'aventure. Si don Quichotte eût été près, il n'eût pas manqué de féliciter l'intrépide petit écuyer. Deux frères de Mme. K. accompagnaient aujourd'hui l'expédition, l'un en costume de paysan russe: pantalons de velours noir, grandes bottes, blouse rouge, chapeau à larges bords, l'autre en tcherkesse: long habit brun tout garni de pochettes sur le devant pour les cartouches, un couteau de chasse à fourreau monté en argent, artistement travaillé que M. J. a fait venir du Caucase, quelques petits poignards, une blague à tabac et une pipe à la ceinture, l'habit très coupé en coeur s'ouvre sur une chemise de soie orange, les pantalons sont larges, mais on ne les voit que lorsque l'habit s'écarte, car il descend jusqu'aux genoux, de grandes bottes complètent le costume. M. J. est beau comme un Algérien, grand, mince, et monte à cheval comme un centaure. Ce costume lui sied à la perfection. Je rends justice à ses mérites quoiqu'il soit l'ours le plus mal léché qu'on puisse trouver dans ce pays d'ours; il ne vit que pour la chasse et la pêche. Il y a quelques années, il a fait presque le tour du monde pour aller chasser le buffle dans les pampas de l'Amérique.

Yousoune Joula, 16 juillet 1884.

Adieu, cher oncle, je t'embrasse.

Chère Une grande voyageuse de petite réputation.

Je t'écris bien vite profitant d'une occasion qui se présente d'envoyer en ville, cas assez rare, puisqu'il y a 50 verettes jusqu'au plus prochain relais de poste.

Nous sommes établis à Yousoune Joula, dans un pays de montagnes. On se croirait dans une vallée du Jura, pas des Alpes, par ex., car ce paysage bien que pittoresque n'en présente point le caractère grandiose.

J'ai reçu ici une lettre des Rapin de Genève et une de Julia et de Melle. Macon, chez laquelle est assés depuis quatre mois à peu près, sans que je m'en doutasse. Il paraît qu'elle travaille beaucoup. Pauvre petite, elle va se vouer à une profession à laquelle elle n'était point naturellement destinée, il lui faudra beaucoup plus de travail qu'à une autre pour parvenir à son but, puis ensuite elle qui a besoin à tout prix de se sentir entourée d'affection, court peu de chance de la trouver chez des étrangers.

J'ai grand besoin de toute ma patience avec M^{me}. K. qui est pétrie de caprices et contredit sans cesse les ordres qu'elle vient de donner. Je ne suis ni sur le pied de riposter vivement à ses attaques, il y aurait de quoi perdre la tête. Son mari, sa belle-sœur, sa belle-mère, sont toujours polis, même aimables avec moi, c'est bien quelque chose.

Peu avant mon départ de Krasnojarsk (le 17 juin), j'ai reçu la carte de tante Henriette qui m'a fait grand plaisir, vu que je me tourmentais sans cesse à votre sujet. J'espère avoir de nouveau bientôt de vos nouvelles.

Nous sommes donc partis de K. mardi 17 de bonne heure, jeudi à minuit on nous a débarqués à une soi-disant station dont rien n'atteste la présence, pas le moindre petit débarcadère; de là, dès deux heures du matin, j'ai

64

Yousoune Joula, 16 juillet 1884.

Chère tantelette,

Je t'écris bien vite profitant d'une occasion qui se présente d'envoyer en ville, cas assez rare, puisqu'il y a 50 verstes jusqu'au plus prochain relais de poste.

Nous sommes établis à Yousoune Joula, dans un pays de montagnes. On se croirait dans une vallée du Jura, pas des Alpes, par ex., car ce paysage bien que pittoresque n'en présente point le caractère grandiose.

J'ai reçu ici une lettre des Rapin de Genève et une de Julia et de Melle. Diacon, chez laquelle ~~est~~ ^{elle est} depuis quatre mois à peu près, sans que je m'en doutasse. Il paraît qu'elle travaille beaucoup. Pauvre petite, elle va se vouer à une profession à laquelle elle n'était point naturellement destinée, il lui faudra beaucoup plus de travail qu'à une autre pour parvenir à son but, puis ensuite elle qui a besoin à tout prix de se sentir entourée d'affection, court peu de chance de la trouver chez des étrangers.

J'ai grand besoin de toute ma patience avec Mme. K. qui est pétrie de caprices et contredit sans cesse les ordres qu'elle vient de donner. Je me suis mise sur le pied de riposter vivement à ses attaques, il y aurait de quoi perdre la tête. Son mari, sa belle-soeur, sa belle-mère, sont toujours polis, même aimables avec moi, c'est bien quelque chose.

Peu avant mon départ de Krasnojarsk (le 17 juin), j'ai reçu la carte de tante Henriette qui m'a fait grand plaisir, vu que je me tourmentais sans cesse à votre sujet. J'espère avoir de nouveau bientôt de vos nouvelles.

Nous sommes donc partis de K. mardi 17 de bonne heure, jeudi à minuit on nous a débarqués à une soi-disant station dont rien n'atteste la présence, pas le moindre petit débarcadère; de là, dès deux heures du matin, j'ai

roulé dans un tarantas à cinq chevaux durant 24 h. et suis arrivée ici samedi 21. Nous avons traversé forces steppes, vastes espaces de terrain sans arbres, sans broussailles, sans aucune végétation, dirai-je même, car l'herbe est rare, jaune et haute comme la moitié du petit doigt. Rien de plus triste. Dans tout ce trajet, vous ne rencontrez plus de villages où vivent des Européens ou descendants d'Européens, mais ici et là on passe près d'un oulous tartare, sorte de hameau habité par les différents membres d'une même famille jusqu'à je ne sais quel degré de parenté. J'en ai visité un. Ces bonnes gens vous laissent pénétrer chez eux à volonté et examiner leur intérieur. La yourte est de forme circulaire, recouverte tout^{entière} de branches d'écorce de bouleau pour l'été; pour ^{d'hiver} elle est bâtie plus solidement, bien qu'en bois seulement et cimentée avec du fumier de vache, horreur pour la vue et surtout pour le nez. Celle que j'ai plus particulièrement examinée appartient à un riche Tartare qui a une yourte spéciale pour sa famille et l'autre pour la domesticité. Chaque yourte ne comprend qu'une seule pièce, au milieu du toit bombé se trouve une grande ouverture pour livrer passage à l'air, au soleil ... à la pluie. Juste sous cette ouverture est placé un poêle très primitif qui tient lieu de fourneau en même temps, tout autour sont étendues des peaux de bêtes, sur lesquelles ces gens s'asseyent les jambes croisées. Le long des parois sont rangés les objets les plus divers, des coffres sans fin, de diverses couleurs vives, bordés de fer, articles de fabrication russe que tante H. connaît bien, sans doute, et puis de la vaisselle, de la batterie de cuisine, des icônes, images saintes russes, car cette tribu nominale^{ment} convertie s'est attachée au côté voyant du culte grec, jusqu'à un certain point.... les chamanes fonctionnent bien plus chez eux que le pape. Du reste le chamane n'a pas de préjugé religieux, il n'existe pour lui pas d'infidèles, pourvu qu'on lui paie ses services, de préférence en blé ou en eau-de-vie, article assez difficile à faire parvenir en ces lieux. Si un homme ou une bête

de somme est malade, ils viennent passer une nuit entière (toujours la nuit) à exorciser le démon d'une manière extravagante; je n'ai pas encore eu le plaisir de voir cela, aussi, au premier poulain ou à la première vache qui aura l'air indisposé, je vais faire venir le chamane et le regarder chamaner, vous pouvez croire avec quel intérêt curieux.

Nous avons ici quelques familles tartares en service chez les K., le mari et la femme jouent également bien du bâton et se battent à tour de rôle, Abdra en particulier, petite femme, mince, avec un certain parfum sauvage qui la rend vraiment jolie. Elle a 17 ans et en est à son 3ème mari; ils sont toujours à se tauper.

Imaginez-vous qu'ici si une femme devient veuve, un de ses neveux doit absolument l'épouser quels que soient leurs âges respectifs, et il arrive qu'une femme de 40 ans épouse un gamin de 12 à peine plus homme que les nôtres à cet âge. Aujourd'hui, je voyais une petite Tartare de 15 ans pleurer à chaudes larmes: Qu'as-tu! lui dis-je, Oh! je suis si malheureuse, il y a un homme qui veut me voler en mariage! Voler au lieu de demander, car le Tartare enlève sa fiancée dans un sac, mais avec le consentement des parents auxquels il la paie en chevaux, en boeufs ou en vaches. Ces unions se font et se défont plutôt au mois qu'à l'année, seulement lorsque Madame convole en secondes ou en vingtièmes noces, le nouvel époux rend au précédent la dot qu'il a payée. Vous voyez que c'est du tout sauvage.

A propos, j'avais envoyé à M. Jomini le récit de mon voyage en Sibérie pour qu'il le fit paraître dans le Démocrate à l'usage de mes amis; je n'en ai plus entendu parler; si la chose vous intéresse, vous pourriez lui demander par carte si ce manuscrit lui est parvenu et quel a été son sort.

Il pleut fort et ferme, tant mieux, car la chaleur de ces jours était mortelle. Vous devez avoir aussi bien chaud. Tante H. passe-t-elle l'été à Montreux, et Miki? Parlez-moi de Germaine. J'ai cueilli pour vous cet Edelweiss

1) Expression vaudoise, signifie se bagarrer.

dans un pré, point sur un rocher escarpé, car ici ces messieurs sont fort bourgeois et mériteraient plutôt le nom de Burgerweiss.